

à M. J. Guayot
Cardinal Souverain
R. Hertz

SAINT BESSE

ETUDE D'UN CULTE ALPESTRE

PAR

ROBERT HERTZ

Extrait de la *Revue de l'Histoire des Religions*,
tome LXVII, pp. 115-182.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE (VI^e)

1913

CENTRO STUDI CANAVESANI

B. Fr. Scavini
RIVAROLO CANAVESE

SAINT BESSE

ÉTUDE D'UN CULTE ALPESTRE

Tous les ans, le 10 août, au fond d'une vallée reculée des Alpes Grées italiennes, une foule dévote et joyeuse s'assemble en pleine montagne, à plus de 2.000 mètres d'altitude : c'est la fête de saint Besse, le protecteur de Cogne et du val Soana. Cette fête offre aux étrangers assez rares qui en sont les témoins un spectacle pittoresque et poétique. A l'intérieur et aux abords de la petite chapelle, blottie contre une roche abrupte, se presse le peuple bariolé des pèlerins. Les vives couleurs des costumes du Canavais tranchent sur la grisaille des rochers et sur la verdure monotone des prés. Aussitôt la procession et le service terminés, des groupes animés se répandent aux alentours et, tout en mangeant, buvant et chantant, se reposent de la rude grimpee du matin. Pourtant, c'est à peine si leurs ébats bruyants parviennent, pour quelques heures et dans un rayon de quelques mètres, à troubler le silence et la paix de l'alpe immense.

Mais ni la grandeur du décor, ni le charme singulier de cette solennité ne peuvent faire oublier à l'historien des religions les problèmes que pose la fête de saint Besse. Quelle signification les fidèles donnent-ils à leur présence annuelle dans ce lieu, ainsi qu'aux rites qu'ils y accomplissent ? Et, par delà les raisons peut-être illusoire des croyants eux-mêmes, quelle est la force qui, chaque année, rassemble dans cette solitude, au prix d'une pénible montée et souvent d'un long voyage, tout un peuple d'hommes, de femmes et d'enfants, venus des vallées avoisinantes et même de la plaine piémontaise ?

La simple observation de la fête n'apportait pas de réponse suffisante à ces questions; aussi n'a-t-elle été que le point de départ d'une enquête assez longue et multiple. Il a fallu d'abord interroger, ou plutôt laisser parler à leur aise, un grand nombre de simples dévots de saint Besse¹. Quelques personnes instruites, qui connaissent bien cette région pour y être nées, ou pour y avoir résidé longtemps, ont bien voulu répondre aux questions que je leur avais adressées². Enfin, si saint Besse n'a fait jusqu'ici l'objet d'aucune monographie, on peut glaner à son sujet des renseignements au moins indirects dans la littérature historique et hagiographique³. C'est à cette triple source qu'ont été puisées les informations, qui sont mises en œuvre dans le présent travail.

1) J'ai fait à Cogné un séjour d'environ six semaines (du 20 juillet au 1^{er} septembre 1912); j'ai donc pu interroger à loisir les gens de la vallée, bergers, garde-chasse, guides, etc., en donnant la préférence aux vieillards et aux femmes, qui ont le mieux préservé les traditions locales. On verra plus loin pourquoi Cogné s'est trouvé être le champ d'observation le plus favorable. Je n'ai passé que deux jours dans le val Soana, au moment de la fête; mais M. Guazzotti, pharmacien à Ronco, a bien voulu interroger pour moi les recteurs des paroisses de Ronco et de Campiglia; en outre, j'ai pu recueillir un certain nombre d'informations auprès des Valsoaniens résidant à Paris.

2) Ce sont MM. le Docteur Pierre Giacosa, Professeur à l'Université de Turin, qui fréquente la région depuis de longues années; le chanoine Fruttaz, d'Aoste; les chanoines Gérard, Ruffier et Vescoz, originaires de Cogné, qui ont bien voulu me communiquer, par l'intermédiaire de mon ami P. A. Farinet, d'instructives notices; le professeur Francesco Farina, de Turin, qui connaît à fond le val Soana et lui a consacré un excellent opuscule que nous aurons plus d'une fois l'occasion de citer. Que tous ces Messieurs veuillent bien trouver ici l'expression de ma reconnaissance. Qu'ils m'excusent, si j'ai cru devoir tirer des faits qu'ils m'ont appris et de mes observations personnelles des conclusions auxquelles ils ne souscrivent pas et dont je suis, bien entendu, seul responsable.

3) M. Jean Marx, archiviste-paléographe, et surtout M. Paul Alphanéry, directeur adjoint d'études à l'Ecole des Hautes-Etudes et directeur de cette Revue, m'ont fourni de précieuses indications bibliographiques dont je les remercie bien vivement.

I. — LE MILIEU DE SAINT BESSE.

Avant de pénétrer dans le sanctuaire de notre saint, jetons un coup d'œil rapide sur le pays qui l'environne et sur les



Croquis illustrant la diffusion du culte de saint Besse.
(Les noms soulignés sont ceux des lieux où le saint est honoré.)

gens qui le fréquentent depuis bien des générations.

L'alpe du mont Fautenio, où s'assemblent tous les ans les fidèles de saint Besse; est située dans les montagnes qui

dominant le haut val Soana, c'est-à-dire à l'extrémité orientale et sur le versant méridional de la chaîne du Grand-Paradis. A cet endroit, la formidable muraille qui sépare le bassin de la Doire Baltée de celui de l'Orco s'abaisse à un niveau d'environ 3.000 mètres et plusieurs cols assez aisément franchissables, du moins pendant la belle saison, permettent de passer de la vallée de Cogne, tributaire de la vallée d'Aoste, dans le val Soana, qui descend vers la plaine du Piémont. Mais ces passages ne sont guère utilisés aujourd'hui, si ce n'est par quelques alpinistes et par les gens de Cogne qui se rendent à la Saint-Besse¹.

Nous savons peu de chose sur les anciens habitants de cette partie des Alpes : c'est seulement au II^e siècle avant notre ère qu'ils sortent de la nuit de la préhistoire. Sous le nom de Salasses, les auteurs classiques nous décrivent un amas de tribus pastorales, pillardes et guerrières, qui occupaient la région montagneuse comprise entre la Doire et l'Orco et qui opposèrent une résistance opiniâtre à l'envahissement de leurs « civilisateurs ». Leurs incursions dévastatrices dans la riche campagne cisalpine fournirent aux Romains l'occasion d'intervenir dans une région importante par sa situation géographique et par ses richesses minérales. Mais ce n'est qu'au temps d'Auguste, au bout de près de cent cinquante ans de luttes, après la fondation des deux colonies d'Ivrée et d'Aoste et après la campagne exterminatrice de Terentius Varro que les Salasses furent obligés d'accepter la loi du vainqueur. Alors, sous la paix romaine, les gens de la plaine, attirés par les gisements de fer et de cuivre de ces vallées, s'installent dans la montagne comme en pays conquis et enseignent aux anciens occupants du sol le parler latin, dont les dialectes actuels sont dérivés². Mais, quand la puissance romaine

1) On trouvera la description de ces cols dans Martelli et Vaccarone, *Guida delle Alpi occidentali* (Turin, 1889), t. II, p. 224 sqq. Le plus fréquenté est le col de la Nouva (2.933 m.).

2) Voir Ed. Aubert, *La vallée d'Aoste* (Paris, 1860), p. 9 sqq.; Carlo Promis, *Le antichità di Aosta* (Turin, 1862), p. 11 sqq., p. 192 sqq.; Florian

s'effondre, l'emprise des maîtres d'en bas se relâche et la tribu montagnarde retombe dans l'isolement et dans l'oubli. Elle n'en sort guère avant le XIV^e siècle. Nous savons que le val Soana fut un des foyers principaux de cette sauvage Jacquerie que fut le *Tuchinaggio*. Comme au temps des Salasses, les oiseaux de proie de la montagne s'abattent sur la campagne opulente; ils saccagent les récoltes, ils incendient les châteaux, pour mettre fin, dit-on, aux exactions et aux velléités usurpatrices des seigneurs¹. Mais c'est en vain qu'à l'aube des temps nouveaux, les hommes de la montagne manifestent tragiquement leur volonté de rester leurs propres maîtres. A mesure que dans la plaine un État fort se constitue, par une pénétration pacifique et lente, mais sûre, il étend peu à peu sa domination jusque sur les hautes vallées des Alpes.

Il est remarquable que les manifestations historiques les plus saillantes de ce peuple soient des actes d'agression ou de défense contre les gens du pays plat. On dirait que les montagnards éprouvent, à certains moments, le besoin de se venger sur les privilégiés de la plaine de la méchanceté de la nature alpestre. Il n'y a pas bien longtemps, les formalités du tirage au sort donnaient lieu, chaque année, sur les places de Pont, à de véritables batailles rangées entre les gars d'en haut, coiffés du chapeau de feutre, et ceux d'en bas, qui portaient le béret. Pour prendre, aujourd'hui, des formes plus anodines, le conflit n'en continue pas moins. Aux yeux des Valsoaniens, l'homme de la plaine est toujours un étranger qu'ils appellent d'un nom spécial, *maret*, et à l'égard duquel ils nourrissent, sinon de l'hostilité, du moins de la méfiance. Ils éprouvent un besoin d'occlusion morale

Vallentin, *Les Alpes Cottiennes et Graies, géographie gallo-romaine* (Paris, 1883), p. 58 sqq.; Mommsen, in *C. I. L.*, V, p. 736, p. 750 sqq., notamment p. 769.

1) Sur le *tuchinaggio*, qui, avec des intermittences, dura de 1383 à 1423, voir T. Tibaldi, *La regione d'Aosta attraverso i secoli* (Turin, 1900), II, p. 359 sqq., III, p. 10 et F. Farina, *Valle Soana* (Ivrée, 1909), p. 17 sq.

si intense qu'ils se sont constitué un jargon spécial, auquel même leurs voisins les plus proches n'entendent rien¹. Certes, la petite société montagnarde ne peut pas, comme elle le voudrait, vivre entièrement repliée sur elle-même, sans relations avec le dehors; elle est obligée de demander à la plaine, par le pillage ou le commerce ou l'émigration, le complément des maigres ressources que lui procure la montagne. Mais, même quand ils offrent leurs produits ou leurs bras aux maîtres de la plaine, les montagnards s'efforcent de ne rien abandonner d'eux-mêmes. Les nombreux Valsoaniens, qui travaillent à Paris pendant l'hiver, y exercent tous la même profession de vitriers et, autant que possible, ils habitent ensemble, formant à l'intérieur de la grande ville des petits villages clos et homogènes. D'ailleurs, si les hommes sont tentés de se laisser entamer par les influences citadines, les femmes, qui, elles, ne quittent jamais la vallée, sont là pour réagir et pour maintenir les droits de la coutume.

Ainsi, d'un bout à l'autre de l'histoire, la même lutte se poursuit, tantôt sourde, tantôt violente, entre la petite tribu alpestre, qui, à force de cohésion et de ténacité, défend son autonomie menacée, et la grande société de la plaine, qui veut lui imposer ses idées et sa loi. Le particularisme obstiné, l'instinct grégaire, l'attachement passionné à la tradition locale, qui caractérisent avant tout les adorateurs de saint Besse, expliquent qu'en dépit des influences contraires, ils aient conservé jusqu'à nos jours des habitudes de pensée et de vie vieilles de plusieurs siècles².

1) Voir, sur ce jargon, C. Nigra, *Il gergo dei Valsoanini*, in *Archivio glottologico italiano*, t. III (1878), p. 53 sqq.; cf. Farina, p. 73 sqq.

2) Cela est surtout vrai de Cogne : malgré son admirable situation, qui attire chaque année de nombreux touristes, malgré l'importance de ses mines de fer, Cogne n'est pas encore relié à la vallée d'Aoste par une route carrossable. Il en existe une dans le val Soana depuis une vingtaine d'années : aussi les Valsoaniens ne méritent-ils plus l'épithète de « sauvages » que leur appliquait, vers 1840, G. Casalis, dans son *Dizionario geografico-storico... degli Stati di*

Dès qu'on pénètre dans le bassin de Cogne, on se croit transporté en plein moyen âge. Les femmes, presque sans exception, portent encore le costume de leurs aïeules : avec leurs cheveux serrés par derrière dans un bonnet pointu et coupés en frange sur le front, avec leur collier de verroterie et leur grande collerette, avec leur corsage raide et leur courte jupe invraisemblablement ballonnée, avec leur allure hiératique et leur démarche lente, elles paraissent, les jours de fêtes, autant d'images saintes descendues de leurs niches. — La plupart des maisons sont encore en bois; les gens couchent le plus souvent dans l'étable, « parce qu'il y fait plus chaud en hiver et de peur qu'il n'arrive quelque chose aux bêtes ». L'économie est presque entièrement pastorale. Toute la richesse consiste dans le gros et dans le petit bétail, ainsi que dans les pâturages qui permettent de le nourrir. La nature du pays et l'état rudimentaire de la technique imposent un labeur harassant aux hommes et surtout aux femmes. Celles-ci font tout le travail des champs : on les voit rentrer de loin aux granges du village d'écrasantes charges de foin qu'elles portent directement sur leur tête. Le pain se cuit à la maison avec le blé de la famille, en une seule fois pour toute l'année. — Malgré la pureté de l'air, l'état sanitaire est mauvais à cause des conditions d'hygiène détestables; mais les gens de Cogne ont leur théorie au sujet des « fièvres » qui tuent beaucoup de jeunes gens : elles ont été apportées, cette année, par « les gros nuages noirs qui montent de la vallée. »

Ces quelques traits épars suffiront peut-être à donner une idée de l'état social et mental auquel se rattache le culte dont nous allons aborder l'étude¹. Notre description ira des éléments les plus fixes et les plus constants aux éléments

S. M. *il Re di Sardegna* (Turin, 1836 et s.), t. VIII, p. 489 et t. XVI, p. 590. — Le paragraphe qui suit ne vaut que pour Cogne.

1) Comparer la monographie que M. Jean Brunhes a consacrée aux habitants du val d'Anniviers (Valais) dans son livre *La géographie humaine* (Paris, 1910), en particulier, p. 601.

les plus flottants et les plus variables. Nous examinerons successivement le rôle que joue saint Besse dans la vie présente et dans la pratique rituelle de ses adorateurs, — l'organisation du culte qui lui est voué, — et enfin la légende, qui explique et justifie par des événements passés la dévotion actuelle.

II. — LA DÉVOTION A SAINT BESSE.

Si vous demandez aux gens du pays ce qu'a été saint Besse, quand il a vécu et ce qu'il a fait, vous n'obtiendrez d'eux, bien souvent, que des réponses vagues et incohérentes. Mais sur l'action présente du saint, ils vous répondront tous avec unanimité et avec précision : saint Besse est un saint qui a « de grands pouvoirs » et qui fait « beaucoup de miracles ». Son nom excite surtout en eux, non la curiosité intellectuelle, mais des sentiments de tendre vénération, de reconnaissance et d'espoir. Pour célébrer leur grand patron, ils vous raconteront à l'envi des histoires où sa puissance se manifeste avec éclat. Les unes sont tirées de la vie de tous les jours et concernent leurs proches parents : la sœur de celui-ci est sûre d'avoir été guérie par saint Besse « seul » d'une maladie ancienne et incurable ; l'enfant de celle-là, qui était allé à la Saint-Besse en se traînant sur des béquilles, les a laissées au sanctuaire. Les autres confinent au pays merveilleux de la fable : un homme, dans la montagne, ne pouvait se délivrer d'un serpent qui le tenait prisonnier ; il fait vœu d'accomplir une neuvaine en l'honneur de saint Besse ; aussitôt le serpent de s'enfuir. Ce que le saint a fait pour tant d'autres, il le fera bien aussi pour nous, si nous l'adorons comme il faut. Celui qui a une grâce à demander doit se rendre à la fête du 10 août. Celui que le malheur tient ou menace « se vote » à saint Besse : il fait vœu d'aller à sa fête, l'année suivante ou même pendant neuf ans de suite. Malheur à lui, s'il manque à son vœu : il lui arrivera quelque accident ! Mais s'il est ferme dans sa dévotion, son attente ne sera pas déçue.

Le pouvoir de saint Besse n'est pas limité à telle ou telle grâce particulière : c'est un saint « puissant pour toute protection ». On l'invoque contre les maladies des gens¹ et du bétail et aussi contre les maléfices des sorciers ; car il y en a encore de très méchants dans la vallée. Pourtant, selon certains, il y a un ordre de choses qui est plus particulièrement dans les attributions de saint Besse. Comme les images le représentent sous les traits d'un guerrier, il est, tout spécialement, le patron des militaires. Aucun d'entre eux, s'il doit partir pour la guerre, ou simplement pour la caserne, ne manque de se rendre à la fête et d'en rapporter une « pierre de saint Besse » qu'il portera constamment sur lui. Voilà pourquoi les gens de Cogne, qui ont pris part à bien des guerres depuis celles de l'Empire jusqu'à la campagne d'Afrique, ne sont jamais morts, autant qu'on s'en souvienne, sur un champ de bataille. Toutefois, depuis l'institution du service militaire obligatoire, la principale besogne du saint guerrier n'est pas de protéger ses fidèles contre les balles et l'acier, mais bien de les dispenser d'être soldats. Les jeunes gens, qui vont tirer au sort, n'ont qu'à se rendre à la Saint-Besse : ils n'iront pas au régiment² ! Mais cette tendance qu'a saint Besse à se spécialiser dans les affaires militaires est, nous le verrons, un phénomène secondaire, qui est peut-être particulier à Cogne.

Le fleuve des grâces, que le patron des deux vallées répand sur ses adorateurs, a sa source en un point déterminé du pays, qui est le théâtre de la fête annuelle. La chapelle de saint Besse est comme soudée au flanc d'un gros bloc schisteux, énorme menhir naturel, qui se dresse, isolé, au

1) Selon M. le chanoine Ruffier, on invoque saint Besse surtout pour la guérison des maux de reins, lumbagos, etc.

2) Un petit nombre de Cogniens ont contesté l'exactitude de ce fait, le trouvant sans doute peu honorable pour leur saint ; mais il m'a été affirmé par plusieurs informateurs dignes de foi, dont quelques-uns avaient eux-mêmes bénéficié de cette puissance exemptrice de saint Besse.

milieu des pâturages et dont la face forme une paroi verticale ou même surplombante d'une trentaine de mètres de hauteur¹. Cette roche, qu'on appelle « le Mont de saint Besse », est surmontée d'une croix, ainsi que d'un petit oratoire. C'est en ce lieu que les fidèles viennent chaque été puiser la précieuse vertu qui les aide à vaincre les maux de la vie.

Quoique le saint exerce sur les siens, pendant tout le cours de l'année, sa protection efficace, c'est seulement le jour de sa fête qu'il communique aux fidèles assemblés autour de lui le bienfait de sa puissance. Sans doute, on peut, par le vœu, anticiper cette effusion salutaire de la grâce; mais le vœu, bien loin de dispenser de la visite au sanctuaire, la réalise par avance et la rend impérieusement obligatoire. C'est le 10 août que se paient les dettes contractées envers le saint pendant l'année écoulée²; c'est le 10 août que l'on vient faire une provision toute fraîche de grâce pour l'année nouvelle.

Dans toute fête, il faut que chacun ait sa part. Le saint a la sienne, les fidèles la leur.

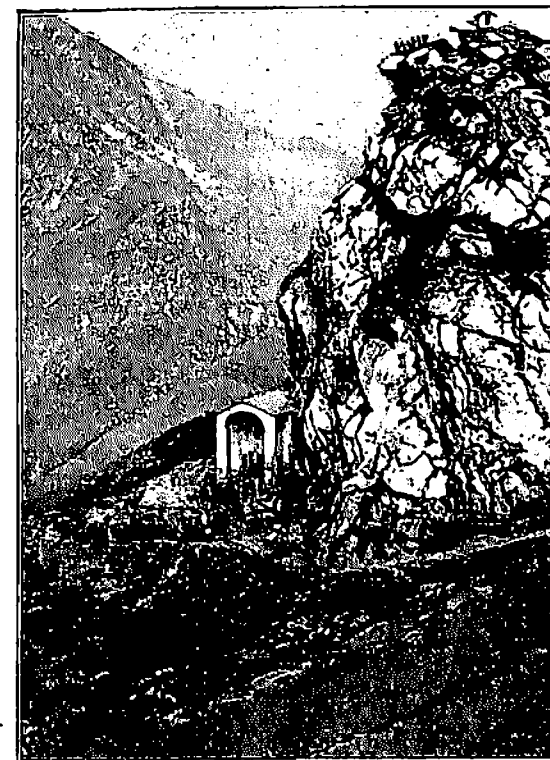
Et d'abord, saint Besse reçoit de ses visiteurs l'hommage de leur présence. Plus le concours des pèlerins est grand, plus la fête est « belle » et plus elle honore le saint. En outre, le pèlerinage en lui-même équivaut à un véritable sacrifice. Ce n'est pas une mince affaire que de prélever sur la belle saison, si courte dans les montagnes, un ou deux jours qui seront consacrés, non aux travaux des champs, mais au culte du saint. Pour parvenir à saint Besse, il faut, si l'on vient de Cogné, faire huit ou neuf heures d'un chemin parfois malcommode et franchir un col de plus de 2.900 mètres d'altitude³. De Campiglia, le village le plus

1) L'autre pente du mont, beaucoup moins raide, est gazonnée; un petit sentier permet de parvenir au sommet.

2) Pourtant, il arrive quelquefois qu'à la suite d'un vœu, on paye le curé de Campiglia pour qu'il monte dire une messe à la chapelle pendant le cours de l'année.

3) Pour arriver à temps à la fête qui commence dès 9 heures du matin, les pèlerins de Cogné viennent, la veille, coucher soit aux chalets de Chavanis,

proche, il y a 700 mètres à gravir, soit deux heures de montée par un rude sentier, dont les étapes sont marquées par de petites chapelles; quelques-uns même ajoutent au mérite de l'ascension en la faisant pieds nus. Les pèlerins, qui



Le sanctuaire de saint Besse (10 août 1912).

se sont assemblés pour la fête, affrontant le mauvais temps et la fatigue, ont donc apporté au saint, par le seul fait de leur venue, la précieuse offrande de leur temps et de leur peine.

La célébration de la messe, dans la petite chapelle somptueusement décorée et toute brillante de lumières, renou-

soit au sanctuaire même, dans le petit bâtiment attenant à la chapelle et destiné à cet usage. Ils rentrent chez eux le soir même du 10 août.

velle et augmente la sainteté du lieu. Le sermon du prêtre exalte la grandeur de saint Besse, sa gloire et sa puissance, en même temps qu'il rappelle ses adorateurs au sentiment de leurs devoirs. Mais l'action centrale de la fête est la procession. En bon ordre, la communauté tout entière des fidèles sort de la chapelle, groupée suivant le sexe, l'âge et la dignité religieuse; elle n'y rentrera qu'après avoir « donné un tour au Mont », c'est-à-dire fait le tour complet de la roche, en allant, bien entendu, de la gauche à la droite et en récitant toutes les prières du chapelet¹. Pour ajouter au lustre de la cérémonie, la paroisse de Campiglia, sur le territoire de laquelle est situé le sanctuaire, prête à saint Besse toutes sortes de bannières et de saintes images; mais ce ne sont là que des accessoires. Par contre, la procession comporte deux éléments essentiels. Ce sont, d'une part, les deux « fouïaces », ornements composés de rubans et d'étoffes de couleurs éclatantes, montés sur une armature en bois et recouvrant presque complètement le visage des jeunes filles qui les portent sur leur tête : ces fouïaces, qu'on considère aujourd'hui comme des « trophées » de saint Besse, contenaient autrefois le pain bénit, qu'on distribuait après la procession². C'est, d'autre part et

1) Les plus dévots, paraît-il, ou ceux qui ont fait un vœu doivent, après la procession, monter au sommet de la roche pour y achever leur chapelet. D'après M. le chanoine Gérard, les pèlerins de Cogné, aussitôt arrivés, dès la veille de la fête, « se disposent en procession et font neuf fois le tour de l'énorme rocher; à la fin de chaque rosaire, ils grimpent sur le roc pour baiser la croix en fer placée au sommet, tout au bord du précipice ». — Sur le rite du « tour de la pierre », cf. Paul Sébillot, *Le culte des pierres en France*, in *Revue de l'École d'anthropologie de Paris*, t. XII (1902), p. 205 sq.

2) L'usage de porter à chaque procession du pain bénit, offert par les fidèles, préparé d'une façon spéciale (avec du safran) et distribué après la fête aux prêtres officiants et à tous les participants est répandu dans tout le Canavais; on désigne du nom de *carità* le pain bénit ainsi que l'espèce de pyramide de rubans multicolores qui le recouvre; c'est pour une jeune fille un grand honneur et une garantie de prompt mariage que de porter la *carità* (cf. Casalis, *Dizionario*, t. VIII, p. 596 et F. Valla, in *Archivio per lo studio delle tradizioni popolari*, XIII (1894), p. 122). Le mot *fouïace* n'a plus aucun sens dans le dialecte de Cogné; il ne figure ni dans le *Dictionnaire valdôtain* de l'abbé Cerlogne, ni dans le *Diction-*

surtout, la statue massive de saint Besse, habillé en soldat romain et tenant dans sa main la palme du martyr. Quatre ou huit jeunes hommes la portent sur leurs épaules avec componction et recueillement, comme il sied à des gens investis d'une mission lourde, mais honorifique et méritoire. N'est-il pas juste que le bénéfice de cette promenade rituelle aille surtout au héros du jour, au maître du « Mont », au glorieux saint Besse lui-même? Rentré dans la chapelle, il reçoit seul l'adoration des fidèles, qui se prosternent devant sa statue et lui baisent les pieds dévotement.

En dehors de ces prestations personnelles ou liturgiques, les fidèles envoient ou apportent au sanctuaire une offrande prélevée sur leurs biens. Le dimanche qui précède le 10 août, dans toutes les paroisses participant à la fête, on a fait, après la messe, une « cueillette », comme on dit à Cogné, c'est-à-dire une quête, dont le produit est versé au trésor de la chapelle. Mais beaucoup de fidèles préfèrent apporter eux-mêmes et en nature le « cadeau » dont ils ont fait vœu au saint. Chacun offre au sanctuaire ce qu'il a de plus précieux, celui-ci une vache ou une brebis, celle-là son plus beau fichu ou même sa robe de mariée¹. Il est vrai que ce sacrifice n'a rien de définitif. A l'issue du service, le prieur qui préside à la fête met aux enchères tous les objets qui ont été offerts au saint. Si le pèlerin tient vraiment au « cadeau » qu'il a fait, rien ne l'empêche, pourvu qu'il y

naire savoyard de Constantin et Désormaux. Mais il est aisé d'y reconnaître le vieux mot français *fouace*, dérivé du latin *focacia*, qui se trouve dans Rabelais et dans La Fontaine et qui est encore usité sous diverses formes dans plusieurs régions de la France avec le sens de : galette cuite au four ou sous la cendre; il désignait donc certainement le pain bénit porté à la procession de saint Besse. Le nom du contenu, qui a disparu, est resté au contenant; mais, comme on ne lui connaît plus de signification, on s'ingénie à en trouver une nouvelle, en rapport avec l'image du saint; d'où l'idée du trophée guerrier. (M. le chanoine Gérard m'assure même que la *fouïace*, ou gâteau de fête, est encore portée en procession : mais cette affirmation est contredite par tous les autres témoignages que j'ai pu recueillir.)

1) D'après M. le chanoine Gérard, les rubans, foulards, mouchoirs, broderies, etc., offerts à la chapelle, sont suspendus aux fouïaces pendant la procession.

mette le prix, d'en recouvrer la pleine possession¹. Procédure ingénieuse, qui attribue au saint l'essence, c'est-à-dire la valeur monnayée, de l'offrande et qui permet au fidèle de racheter l'objet aimé dont sa dévotion l'avait temporairement dépouillé. Donner l'esprit pour garder la substance, n'est-ce pas, en dernière analyse, la formule même du sacrifice religieux ?

Le concours du peuple assemblé, les rites et la procession, les pieuses offrandes ont porté à son comble et mis en pleine activité l'énergie sainte qui émane du sanctuaire. Avant de se livrer sans réserve à la joie d'être ensemble et de festoyer gaiement, les fidèles ont à cœur de recueillir, eux aussi, leur part de la fête en puisant à cette source de grâces abondante et toute vive qui s'offre à eux. La consommation du pain béni, qui jadis était porté dans la fouïace et distribué après la procession, incorporait à leur chair le bon effet de la cérémonie. Quelques-uns, hommes et femmes, se frottent, paraît-il, le dos contre la roche pour se guérir, soit de leurs douleurs, soit de leur stérilité². Mais il faut, en outre, rapporter au foyer des gages visibles de la protection du saint, qui étendront au loin et qui prolongeront pendant toute l'année l'efficacité de la fête. A la porte de la chapelle se sont établis quelques marchands, qui étalent pêle-mêle des sucreries, des mirlitons et des articles de dévotion ; on

1) L'offrande en nature et la vente aux enchères des objets voués au sanctuaire s'observent en plusieurs lieux de pèlerinage du val d'Aoste, en particulier à Notre-Dame du Plou et à Notre-Dame de Guérison (près Courmayeur). — L'objet racheté n'est, paraît-il, soumis à aucune restriction ; il ne possède aucune vertu spéciale.

2) Je n'ai pas observé ce fait de mes yeux et je n'ai pu en obtenir la confirmation des « indigènes » que j'ai questionnés : ils ne l'ont pas nié, mais ils ont toujours déclaré l'ignorer, peut-être pour ne pas avoir l'air trop « superstitieux ». L'authenticité du fait m'a été garantie par le médecin de Ronco et surtout par M. F. Farina, qui connaît très bien le val Soana dont sa femme est originaire. La coutume, si répandue, qui consiste à « toucher » une roche sacrée pour avoir des enfants, est encore couramment observée au sanctuaire piémontais d'Oropa. — Cf. Paul Sébillot, *Le folk-lore de France* (Paris, 1904), t. I, p. 338 sqq.

leur achète de petites images du saint, grossiers tableaux ou médailles, qui sont comme la menue monnaie de la grande statue du sanctuaire. Autrefois, quand la croix qui surmonte la roche était en bois, ou allait la gratter pour recueillir un peu de poussière, dont on se servait plus tard en cas de maladie. Les fidèles d'aujourd'hui n'ont plus cette ressource ; car l'ancienne croix, abattue par la tempête, a été remplacée par une croix de fer. Mais il leur reste un moyen encore plus direct et plus sûr de rester en communion avec le saint.

Nous avons vu que la chapelle de saint Besse fait corps, pour ainsi dire, avec le grand rocher qui la domine. Derrière l'autel, une échelle dressée permet d'atteindre au cœur même du mont. Les fidèles y montent et avec leur couteau « piquent » la roche, afin d'en détacher de petites parcelles qu'ils rapporteront pieusement chez eux. Ce sont les « pierres de saint Besse ». On les considère comme les reliques du saint. En temps ordinaire, on les garde simplement dans sa maison à la façon d'un talisman ; mais en cas de péril spécial, à la guerre par exemple, on les porte sur soi. Si un membre de la famille est malade, on met la pierre dans de l'eau qu'on lui fait boire ou encore on lui en fait avaler quelques grains¹. C'est un remède souverain ; mais, suivant les expressions qui reviennent souvent sur la bouche des fidèles, « il ne faut pas se moquer, *il faut avoir la foi et la confiance* ». Quand, la fête finie, l'assemblée se dissout, quand les pèlerins, par petits groupes, regagnent leurs hameaux épars, emportant avec eux quelques fragments de la grande roche, tout imbus de sa vertu, on dirait que saint Besse lui-même descend avec eux vers les lieux habités et que, se dispersant sans se perdre, il va prendre place pour l'année qui vient dans chacune des maisons où il est adoré.

La fête profite donc à la fois au patron et à ses fidèles. Elle exalte le prestige du saint, elle maintient et accroît l'honneur

1) On trouvera des faits analogues dans Sébillot, *ibid.*, p. 342 sqq. Il rattache à cette pratique « l'usage de détacher des fragments de tombeaux ou de statues de saints » pour les utiliser comme remèdes.

de son nom et l'éclat de son sanctuaire. Sans la fête, saint Besse serait comme s'il n'existait pas et il perdrait bien vite sa place sur la terre. Quant aux fidèles, ils rapportent de leur visite au Mont un peu de cette sainteté fortifiante et tutélaire qui leur est nécessaire pour vivre leur dure vie. De même que les vallées profondes exhalent vers le ciel une chaude et douce vapeur, qui, après s'être condensée au flanc de la montagne, retombe sur les vallées en gouttes fécondantes, de même les humbles paroisses des hommes envoient vers le sanctuaire vénéré l'haleine vivifiante de leur dévotion, qui, transfigurée au saint lieu, leur revient dans la pluie des bénédictions.

III. — LA COMMUNAUTÉ DE SAINT BESSE.

La perpétuité du sanctuaire et de la fête de saint Besse est assurée par une petite société, qui comprend cinq paroisses distinctes, Campiglia, Ronco, Valprato, Ingria et Cogne. De ces cinq communes, on dit qu'elles ont « droit à saint Besse ». Elles ont toutes contribué jadis à l'érection, puis à l'agrandissement de la chapelle ; elles contribuent encore à son entretien et à son embellissement. Chacune d'entre elles a tour de rôle la charge, ou plutôt l'honneur, de donner la fête, d'en assurer l'organisation matérielle et le succès, d'en nommer les principaux acteurs, qui sont, d'une part, les porteurs des *fouïaces* et du saint et, d'autre part, le prieur¹. Ce dernier personnage est un laïque, qualifié par sa dévotion et par sa fortune ; il a pour mission d'assurer le bon ordre et l'éclat de la solennité, de recueillir les offrandes et de les remettre au trésor, de procéder à la vente aux enchères des « cadeaux » faits au

1) Beaucoup de Cognaïens m'ont affirmé que « le tour de Cogne » revenait tous les sept ans. Cette erreur certaine, commise au sujet d'un événement périodique qui leur tient très à cœur, s'explique sans doute par l'imprécision chronologique des représentations populaires et par le prestige du nombre 7.

2) En principe, ce sont les prêtres et les chantres de la paroisse présidant à la fête qui officient à la chapelle. Mais le curé actuel de Cogne ne paraît guère se soucier de cette prérogative.

saint, de payer les chantres et les musiciens, enfin de régaler les prieurs des autres paroisses et tous les prêtres présents.

Il semble à première vue qu'il ne puisse rien y avoir de plus tranquille et de plus harmonieux que la vie de cette petite fédération religieuse, dont tous les membres paraissent strictement égaux. Mais c'est une illusion. Une observation plus attentive révèle, parmi les dévots de saint Besse, des tiraillements, des conflits d'ambition, des luttes ou sornioises ou violentes, parfois même sanglantes.

La simple différence de situation géographique a pour effet de déterminer des différences de rang entre les cinq communes associées. Il est clair que Cogne, qui est situé sur l'autre versant des Alpes Grées, est dans une position beaucoup moins avantageuse par rapport à saint Besse que les quatre autres paroisses, situées dans le val Soana où se trouve le sanctuaire. Mais ce n'est pas seulement à un autre bassin fluvial qu'appartient Cogne, c'est aussi à une autre région politique et religieuse. Tandis que le val Soana, comme tout le Canavais, ressortit au Piémont, fait partie du diocèse d'Ivrée et participe à la langue et à la civilisation italiennes, Cogne dépend du duché et du diocèse d'Aoste, que des liens historiques plusieurs fois séculaires tiennent encore attaché à la langue et la culture françaises¹. Entre les gens de Cogne et les autres adorateurs de saint Besse, il y a donc une profonde séparation morale : ce sont presque des étrangers les uns pour les autres. Cette séparation n'est pas atténuée, comme il arrive souvent sur les frontières, par de fréquents échanges commerciaux. Si les relations économiques ont pu être actives dans le passé entre la vallée de

1) Pendant tout le moyen âge, la vallée d'Aoste (jusqu'à la Lys) a formé une sorte de marche française, dépendant successivement des royaumes de Bourgogne et de Provence et du comté de Savoie et opposée à la marche italienne d'Ivrée. C'est seulement à partir du XIV^e siècle qu'Aoste et Ivrée se sont trouvées réunies sous la domination de la maison de Savoie ; mais, même alors, la vallée d'Aoste ne devint pas terre piémontaise : elle continuait à dépendre de la Cour de Chambéry. Voir Tibaldi, *op. cit.*, *passim*, notamment II, p. 317 sq. (en 1229, guerre entre Aoste et Ivrée) ; III, p. 14 sq.

Cogne et le val Soana, elles sont nulles aujourd'hui : les gens de Cognie ne franchissent la muraille qui borne leur bassin que pour venir à saint Besse; ils ne se soucient même pas de descendre jusqu'à Campiglia¹. Aussi se sentent-ils, à la fête, un peu dépaysés et isolés : par peur d'être tournées en dérision, les femmes de Cognie ne revêtent pas ce jour-là leur singulier accoutrement des dimanches; elles font tout leur possible pour passer inaperçues². On conçoit dès lors que les gens du val Soana considèrent un peu comme des intrus leurs associés de l'autre côté des montagnes. Qu'ils viennent, si bon leur semble, faire dévotion à saint Besse, mais comme tant d'autres pèlerins, à titre individuel; qu'ils ne prétendent pas diriger notre fête, administrer notre sanctuaire et porter notre saint! Nous mêlons-nous, nous autres, de faire la loi dans les nombreux lieux saints dont se glorifie le diocèse d'Aoste?

Ce sont surtout les gens de Campiglia qui nourrissent de semblables pensées. Et, s'ils rêvent de rejeter Cognie en dehors de la communauté de saint Besse, c'est peut-être parce qu'ils espèrent ainsi se défaire du principal obstacle à leur prééminence, ou même à leur domination exclusive sur le sanctuaire. C'est un fait que Campiglia, malgré sa faible population³, jouit, dans le val Soana, d'un prestige particulier; on dit que c'est la plus ancienne commune de la vallée, et la première paroisse chrétienne, par qui toutes les autres ont été évangélisées. En outre, comme les Campiglies vivent à l'ombre du sanctuaire, il se sentent unis au saint par des liens particulièrement intimes et ils tendent à le considérer

1) Le Cognien, qui exerce depuis fort longtemps les fonctions de prieur de saint Besse et qui est obligé de se rendre chaque année à la fête, m'a affirmé n'être jamais descendu plus bas que le sanctuaire.

2) Il paraît qu'autrefois les gamins de Campiglia leur mettaient des cailloux sur la bosse que forme leur vaste tournure.

3) En 1901, Campiglia comptait 209 habitants, Valprato 1.355, Ronco 3.105, Ingria 1.280. Ronco est aujourd'hui le centre économique et la capitale administrative de la vallée. Voir Farina, *Valle Soana*, p. 24, p. 36 sqq., p. 49, p. 59.

comme leur patron propre. Beaucoup d'hommes de Campiglia portent le nom de Besse. Il est vrai que quand ils émigrent, ce qui est très souvent le cas, ils paraissent assez gênés de leur patron, que le calendrier ignore et qui sent un peu trop le terroir : ils prennent un autre nom¹, comme pour manifester le changement de leur être déraciné. Mais, rentrés au pays, ils sont bien aises de se remettre sous la garde du saint, qui est à la fois leur patron personnel et le protecteur de leur petite patrie. Enfin, par la force des choses, les autres communes ont été amenées à confier à l'église la plus voisine la garde et l'entretien du sanctuaire et à avoir recours à elle pour les ornements et les accessoires de la fête. Et c'est ainsi que les Campiglies en sont venus à considérer la chapelle du « Mont » comme une simple dépendance de leur paroisse et à concevoir le désir de convertir l'hypothèque qu'ils ont sur saint Besse en une mainmise effective et totale.

Mais réussiront-ils? Ils ont essayé dans le passé à plus d'une reprise et ils ont trouvé à qui parler. Les gens de Cognie, les premiers visés, ont paru peu disposés à abandonner le droit qui leur vient de leurs ancêtres. Laissons ici la parole à l'un des héros de ces luttes homériques, un vieux de 77 ans, qui, après avoir exercé longtemps le métier de maçon, occupe sa retraite à soigner les abeilles. Comme je lui montrais un jour les photographies que j'avais prises du sanctuaire et de la fête : « Ah, saint Besse! me dit-il en souriant, j'y ai attrapé un joli coup de couteau ». Je m'étonnai. « Pour vous expliquer ça, il faut remonter très loin en arrière ». Et il me raconta la légende du saint, qui, comme on le verra, attribue un rôle important aux gens de Cognie dans l'origine du culte et fonde ainsi leur droit à la fête. Puis il descendit à des temps plus proches de nous, quoique assez

1) Généralement, celui de Laurent, parce que c'est le saint officiel du 10 août. Comme me l'expliquait un Valsoanien travaillant à Paris, « Laurent, ça veut dire Besso en français. » On sent qu'il s'en est fallu de peu que saint Besse ne se fondit dans la personnalité plus illustre de saint Laurent.

indéterminés. « Une année qu'il était devenu nécessaire d'agrandir la chapelle, le recteur de Campiglia, pour donner à ses paroissiens plus d'ardeur à la besogne, leur promit pour prix de leur peine que désormais à chaque procession, sur les quatre porteurs de la statue du saint, il y en aurait toujours deux qui seraient de Campiglia. L'année d'après, la fête tombait à Cogne. Quand les jeunes gens de Cogne désignés pour porter la statue voulurent la charger sur leurs épaules, ceux de Campiglia s'y opposèrent, alléguant la promesse de leur curé. On discuta et bientôt on en vint aux mains. A l'intérieur de la chapelle, ce n'était que tumulte et confusion; on se poussait dans tous les sens : c'était comme un champ de blé battu par la tempête. Déjà les couteaux luisaient. Les prêtres et les prieurs eurent bien du mal à calmer les colères; mais, cette année-là, la procession ne put avoir lieu.

« Les années suivantes, les Campiglies se tinrent cois et la fête eut lieu comme à l'ordinaire; mais quand, cinq ans plus tard, le tour de Cogne revint, nous étions bien résolus à maintenir notre droit. Aussi désigna-t-on, cette année-là, huit solides gaillards pour tenir les barres de la statue; j'étais du nombre. Dans la chapelle, le tapage recommença et pendant toute la procession, les Campiglies nous assaillirent avec violence; nous dûmes faire bonne garde pour que la statue du saint ne fût pas culbutée. Pendant la bagarre, les gens de Ronco, de Valprato et d'Ingria nous animaient en nous criant : « *Couragi, Cougneis; si teñi nen boun, noi autri soma pers*¹ (Courage, Cogniens; si vous ne tenez bon, nous autres sommes perdus) ». C'est au cours de cette bataille que je reçus un coup de couteau à la cuisse droite, ce qui ne m'empêcha pas d'aller jusqu'au bout. Quand nous fûmes enfin arrivés à la porte de la chapelle, les gens de Ronco, de

1) M. Farina, qui a bien voulu me donner l'orthographe correcte de cette phrase historique (débitée avec solennité), me dit qu'elle appartient, non au dialecte valsoanien, mais au piémontais. Cela n'a rien d'étonnant, car le patois de Cogne et celui du val Soana n'ont presque rien de commun.

Valprato et d'Ingria s'apitoyaient sur nous en disant : « Voyez les pauvres Cogniens, comme ils sont en sueur ! » Pauvre saint Besse ! était-ce vraiment la peine de venir se loger si haut et si loin des hommes, dans la montagne déserte, pour être ainsi mêlé aux tumultueuses zizanies de ses adorateurs ? Devons-nous l'en plaindre, ou plutôt le féliciter d'avoir des fidèles si furieusement jaloux de le servir ? Admirons en tout cas l'âpre ténacité des Cogniens à défendre « l'honneur de leur commune » et le patrimoine moral qu'ils tenaient de leurs pères.

Cette fois-là, l'attitude résolue des gars de Cogne eut raison des prétentions des Campiglies. L'évêque d'Ivrée, devant qui l'affaire fut portée, décida, pour faire droit dans une mesure raisonnable à la promesse imprudente du curé, que les gens de Campiglia pourraient désormais arborer à chaque procession autant de bannières qu'ils voudraient; mais, quant aux fouïaces et à la statue du saint, elles continueraient à être portées, suivant la coutume, par chaque commune à tour de rôle. Cette sage sentence ne mit pas fin au débat. Il faut croire que les Campiglies renouvelèrent leurs tentatives d'empiètements; car la fête donna lieu à de nouvelles batailles, si bien que le gouvernement se décida à y envoyer chaque année quelques carabiniers. Assagis par cette intervention extérieure et peut-être fatigués de la lutte, les fidèles de saint Besse décidèrent il y a quelques années, « pour avoir la paix », de réformer la constitution séculaire qu'ils régissaient. Dorénavant, les porteurs du saint ne seraient plus nommés successivement par les diverses communes; l'honorable fonction serait adjugée, tous les ans, aux plus offrants sans distinction de paroisse. Ainsi, pour dix ou vingt francs selon les années, chacun peut acheter sa part de la charge sainte. Innovation dangereuse, qui, tout en dotant le trésor de la chapelle d'une nouvelle source de revenus, introduisait un principe dissolvant dans l'antique communauté. Bien entendu, les gens de Campiglia ne manquent pas, chaque année, d'enchérir sur leurs concurrents, de manière

à accaparer toutes les barres de la précieuse statue : « ils sont trop fiers, dit-on, pour laisser partir leur saint Besse ! »

On peut prévoir sans trop de témérité dans quel sens se poursuivra l'évolution commencée. La vieille culture locale, qui formait l'atmosphère naturelle de saint Besse, est déjà fortement entamée : elle ne résistera plus très longtemps à l'invasion des gens des villes, des idées et des mœurs modernes. Si les passions d'autan se sont calmées, c'est que la foi a fléchi. Quand le roi est à Cogne pour chasser le bouquetin, ou quand il fait mauvais temps, la troupe des Coggiens, qui traversent la montagne pour aller à saint Besse, se réduit parfois au seul prieur de la paroisse¹. Les gens de Campiglia pourront sans doute avec le temps réaliser leur rêve ; mais, quand ils seront devenus les seuls maîtres du sanctuaire, celui-ci aura perdu beaucoup de son prix. Saint Besse ne risquera plus alors de recevoir des horions dans la mêlée ou d'être renversé par terre. On ne se disputera plus l'honneur de le porter ; qui sait même si la charge trouvera encore des amateurs ? La statue sera devenue bien pesante pour des épaules que la foi ne fortifiera plus. Le « Mont saint-Besse » offrira aux gens de la vallée un but d'excursion, où l'on ira, le 10 août, pique-niquer et danser sans trop savoir pourquoi². Il restera au saint la ressource de faire comme tant de ses fidèles et d'aller au loin s'établir à la ville : la cathédrale d'Ivrée lui réserve un asile sûr. Mais qui pourra reconnaître dans ce citadin bien habillé, perdu dans la foule des saints officiels, l'ancien hôte de la

1) Cette année, il y avait à la fête une quinzaine de Coggiens ; ce nombre est, paraît-il, inférieur à la moyenne. On raconte qu'autrefois, surtout les années où la fête « appartenait » à Cogne, il venait à saint Besse 100 ou même 200 pèlerins d'outre-monts.

2) C'est déjà le cas pour les Piémontais, assez nombreux, qui sont venus s'établir dans la vallée, surtout à Ronco. — Bien entendu, il n'est pas impossible que, sous l'influence de circonstances favorables, le sanctuaire du mont Fautenio renaisse à une vie nouvelle et, comme beaucoup d'autres lieux saints du même genre, devienne un pèlerinage renommé ; cf. *infra*, p. 53. Mais, même en ce cas, le culte montagnard, replié sur lui-même et relativement autonome, aura cessé d'être.

roche sauvage ? Le « saint Besse de la montagne » ne sera plus. Il n'aura pas survécu bien longtemps à la vieille organisation locale, dont son sanctuaire était le centre et qui chevauchait si bizarrement par-dessus les barrières naturelles, les frontières politiques et les cadres réguliers de l'Église.

IV. — SAINT BESSE DANS LA PLAINE.

Le nom de saint Besse n'a pas une grande célébrité dans le monde chrétien. En dehors de la région qui environne le sanctuaire du mont Fautenio, il n'est connu et honoré que dans la petite bourgade d'Ozegna et dans la métropole du diocèse dont fait partie le val Soana, à Ivree. Cette ville se flatte de posséder les reliques du saint ; elle lui voue, depuis plusieurs siècles tout au moins¹, un culte très populaire et elle l'a élevé à la dignité de « compatron du diocèse ». Mais ce culte officiel et le culte local paraissent tout à fait extérieurs l'un à l'autre : la fête du « saint Besse de la plaine » a lieu, non le 10 août, mais le 1^{er} décembre, à une époque de l'année où le « saint Besse de la montagne » serait souvent bien empêché de recevoir des visiteurs à cause de la neige qui recouvre son sanctuaire².

La discordance des fêtes, l'autonomie presque complète du culte montagnard pourraient faire supposer que nous nous trouvons ici en présence de deux saints différents, qui n'auraient en commun que leur nom. Mais il est bien difficile d'admettre que deux saint Besse se rencontrent sur un territoire aussi limité, quand l'Église tout entière n'en

1) Les anciens Statuts de la cité d'Ivrée, dont la collection remonte aux environs de 1338, mentionnent déjà la fête de saint Besse parmi les jours de vacances judiciaires et parmi les trois grandes foires annuelles de la ville. Voir *Historia patriæ monumenta, Leges municipales*, I, col. 1164 et col. 1184. Sur la date de ce document, cf. Ed. Durando, *Vita cittadina e privata nel medio evo in Ivrea*, in *Bibl. della società storica subalpina*, t. VII, p. 23 sqq.

2) On dit, dans le val Soana, que la « vraie » fête de saint Besse est le 1^{er} décembre, mais que l'évêque d'Ivrée a, par un décret, autorisé les montagnards à célébrer leur fête le 10 août. Les gens de Cogne paraissent ignorer complètement la fête du 1^{er} décembre.

connaît aucun autre ; d'ailleurs, les autorités ecclésiastiques du diocèse proclament que le protecteur du val Soana et le compatron d'Ivrée sont un seul et même saint¹. Mais de ces deux cultes, l'un urbain et officiel, l'autre villageois et un peu irrégulier, lequel a donné naissance à l'autre ? Saint Besse est-il un enfant de la montagne, que la métropole a adopté et magnifié ? Ou bien, est-ce un grand personnage de la ville, qui n'a pas dédaigné de venir prendre place, pour le bonheur de quelques grossiers montagnards, dans la petite chapelle que surplombe un énorme rocher ?

D'après un historien italien très érudit et très perspicace, le P. Savio, le culte ivréen de saint Besse serait probablement autochtone et remonterait aux premiers siècles du christianisme piémontais². Mais cette hypothèse, qui repose uniquement sur la critique des textes relatifs à Ivree et qui, comme son auteur le reconnaît, ne s'appuie sur aucune

1) Une petite brochure, publiée avec l'approbation ecclésiastique, porte le titre : *Vita e miracoli di San Besso, martire tebeo, compatrono della diocesi d'Ivrea* (Turin, Artale, 1900 ; c'est, je crois, une réimpression ; elle sera désormais citée : *Vita*). Sur la couverture figure le portrait du saint avec la légende *Protettore di val Soana*.

2) Voir Fedele Savio, S. J., *Gli antichi vescovi d'Italia dalle origini al 1300. Il Piemonte* (Turin, 1889), p. 180 sqq., surtout 182 sq. Le P. Savio commence par établir, dans un exposé lumineux sur lequel nous aurons à revenir à propos de la légende, qu'au xv^e siècle, les Ivréens n'avaient aucune connaissance sûre au sujet de la vie et de la mort de saint Besse ; puis il ajoute : « par conséquent, saint Besse a dû être vénéré par les Ivréens depuis des temps très anciens et peut-être dès les premiers siècles du christianisme ». La conséquence nous paraît un peu forcée. A l'appui de cette hypothèse, le P. Savio cite une inscription funéraire, copiée à Ivree, paraît-il, vers la fin du ix^e siècle et que Gazzera, sans preuve, assigne à la fin du vi^e siècle ; un certain prêtre Silvius y déclare avoir déposé dans un monument les restes de saints martyrs, à côté de qui il veut être enterré et dont il invoque la protection pour sa patrie. Voir C. Gazzera, *Delle iscrizioni cristiane antiche del Piemonte* (Turin, 1849), p. 80 sq. Gazzera se demande si les « saints martyrs » de cette inscription ne seraient pas les saints Savin, Besse et Tégule, qui sont honorés à Ivree. Le P. Savio déclare que cette hypothèse est fautive en ce qui concerne S. Savin ; mais il admet que l'épithète de Silvius peut très bien s'appliquer à Besse et à Tégule. C'est possible ; mais rien ne le prouve et il faudrait commencer par démontrer que ce sont là deux « saints indigènes d'Ivree » ; ce qui est précisément en question.

preuve positive, paraît difficilement compatible avec la diffusion actuelle du culte de saint Besse.

Si la propagation de ce culte s'est faite, comme semble l'admettre le P. Savio, du centre à la périphérie du diocèse, pourquoi ce rayonnement n'a-t-il eu lieu que dans une direction unique ? Pourquoi les gens d'Ozegna et du val Soana, et eux seuls, ont-ils adopté comme protecteur direct le glorieux compatron de tout le diocèse ? Et surtout, si la communauté montagnarde a emprunté à la métropole ivréenne la connaissance de saint Besse, comment ce culte a-t-il pu s'implanter et se perpétuer à Cogne, qui, depuis le xii^e siècle tout au moins, ressortit à l'évêché d'Aoste¹ et n'a aucun rapport avec Ivree ? Ces difficultés disparaissent, si l'on admet l'hypothèse inverse, suivant laquelle le culte de saint Besse, originaire de la montagne, s'est propagé d'abord de Campiglia à Ozegna, et ensuite d'Ozegna à Ivree. Or, cette hypothèse est fondée, s'il faut en croire une tradition, inconnue à Cogne mais très vivante dans le val Soana, dont l'expression littéraire la plus ancienne remonte au xv^e siècle².

Selon cette tradition, le corps de saint Besse reposait depuis longtemps dans la petite chapelle accolée au Mont, où les fidèles de la région venaient l'adorer, quand, au ix^e siècle, de pieux voleurs, venus du Montferrat, résolurent de s'en

1) Cela résulte de deux chartes pontificales (du 15 janvier 1151 et du 6 mai 1184), confirmant les privilèges et possessions de l'évêque et des chanoines de Saint-Ours d'Aoste dans le bassin de Cogne. Voir *Historiae patriae monumenta*, t. I, p. 795 sq., p. 931 ; cf. p. 981, p. 1091.

2) Elle se trouve dans un bréviaire manuscrit, conservé dans les archives de la cathédrale d'Ivree, qui date, paraît-il, de 1473 ; cf. le P. Savio, *op. cit.*, p. 181. [On trouvera en appendice le texte de ce document, dont une copie m'a été envoyée d'Ivree pendant l'impression de cet article.] La plus ancienne relation imprimée de cette tradition se trouve dans G. Baldesano di Carmagnola, *dottor theologo, La sacra historia thebea,.... opera non meno dilettevole che pia* (Turin, 2^e éd., 1604 ; la première édition, de 1589, ne contient aucune allusion à saint Besse), p. 269 sqq. Dans la liste des sources, qui se trouve en tête du volume, Baldesano mentionne une *Historia di S. Besso*, qui est peut-être le bréviaire de 1473, dont une copie lui aura été envoyée d'Ivree après la première édition de son livre. — Cf. *Vita*, p. 8 sq.

emparer pour le porter dans leur patrie¹. Ils mirent la précieuse dépouille dans un sac, qu'ils chargèrent sur un mulet. Arrivés à Ozegna, où ils devaient passer la nuit, ils dirent à l'aubergiste, pour ne pas éveiller ses soupçons, que leur sac ne contenait que du lard² et ils le déposèrent dans le coin d'une salle. Mais, quand ils furent couchés, l'aubergiste, en passant par cette pièce, vit qu'elle était toute illuminée. Cherchant la cause de cette clarté mystérieuse, il ouvrit le sac et aperçut le corps. Persuadé que ce ne pouvaient être que les reliques d'un grand saint, et bien décidé à les garder pour sa commune, il les mit en lieu sûr et les remplaça dans le sac par des ossements vulgaires, pris au cimetière. On ne sait ce qui advint des voleurs volés du Montferrat; mais le mulet retourna tout droit au sanctuaire du Mont³. L'auberge qui abritait les reliques fut transformée en une chapelle, d'où dérive l'église actuelle d'Ozegna, toujours consacrée à saint Besse. Pendant longtemps, le corps sacré resta dans cet endroit, entouré de la dévotion des gens du Canavais et opérant de nombreux miracles. Mais au début du XI^e siècle, Ardouin, roi d'Italie, voulut enrichir de ce trésor la cathédrale d'Ivrée et ordonna de l'y transporter en grande pompe⁴. Le voyage n'alla pas sans incident. Selon mes informateurs valsoaniens, qui sont sans doute ici les échos de la tradition

1) T. Tibaldi (*op. cit.*, I, p. 375, n. 3) reproduit une « légende valdôtaine », publiée par E. Duc dans l'*Annuaire du diocèse d'Aoste* de 1893, qui raconte la translation des reliques de saint Besse. Dans cette version, le vol des reliques est attribué à des Cogniens, qui, se rendant « sur la fin d'automne au Montferrat y exercer la distillation », « emportèrent le corps du saint avec l'intention d'en faire don à quelque pays sur leur parcours ». Cette version, qui, je crois pouvoir l'affirmer, n'a jamais été recueillie à Cogne sous cette forme, résulte d'une combinaison des données de Baldesano avec la tradition cognienne, relative à la découverte du corps du saint, qu'on trouvera exposée plus bas.

2) Tradition orale. Baldesano dit simplement : « une chose vile ».

3) Ce trait de la légende locale ne se trouve pas dans Baldesano.

4) La tradition orale, du moins telle qu'elle m'a été récitée par des Valsoaniens résidant à Paris, ne donne aucune précision, ni de dates, ni de noms propres.

d'Ozegna, en sortant du village, le chariot où étaient les reliques ne voulait plus avancer; pour le remettre en marche, il fallut couper un petit doigt du saint, qui est resté à Ozegna. Selon Baldesano, qui s'appuie sur une tradition ivréenne, avant d'arriver au but, en traversant le pont sur la Doire, le corps sacré arrêta encore son véhicule; les citoyens d'Ivrée durent faire le vœu de le placer dans une crypte au-dessous du maître-autel de la cathédrale. Aussitôt la pesanteur extraordinaire des reliques cessa et saint Besse prit possession de son nouveau domaine.

Le savant bollandiste, qui relate cette histoire d'après Baldesano, gourmande fort le pauvre chanoine pour avoir complaisamment accueilli ces piètres traditions populaires, *populares traditiunculas*¹ : comment n'en a-t-il pas aperçu l'invraisemblance historique, l'immoralité et les « conséquences odieuses » ? Car la substitution, par laquelle la Providence a si mal récompensé le zèle des pieux larrons, devait avoir pour conséquence de faire adorer comme reliques, dans le Montferrat, les restes d'un corps profane. Ces scrupules d'une conscience éclairée étaient aussi étrangers que possible à l'hagiographie légendaire du moyen âge, dont relève notre récit. Rien de plus courant dans cette littérature que le thème du vol des reliques² ou que l'épisode de la translation interrompue par une prodigieuse résistance du corps sacré³. L'intervention du roi Ardouin n'est guère propre à relever le crédit de ce tissu de lieux communs. Des historiens italiens de notre temps aiment encore à saluer « un champion de l'indépendance latine contre la tyrannie germanique » dans ce marquis remuant, que les comtes italiens, pour faire échec à la domination impériale, investirent deux fois d'une royauté précaire et qui fut deux fois excommunié

1) *Acta SS.*, sept., t. VI (1757), p. 916.

2) Cf. P. Saintyves, *Les saints successeurs des dieux* (Paris, 1907), p. 41 sqq.

3) Cf. le P. Delehaye, *Les légendes hagiographiques* (Bruxelles, 1906), p. 35 sq.

comme « épiscopicide ». A plus forte raison, la légende s'est-elle emparée de ce Charlemagne piémontais pour en faire un héros national et pour lui attribuer l'honneur de tout ce qui est beau, grand et saint dans la région¹. La ville d'Ivrée, qui, grâce à lui, fut promue dans les premières années du XI^e siècle au rang de capitale de l'Italie, ne fait qu'acquitter une dette de reconnaissance en faisant remonter à Ardouin l'origine du culte qu'elle voue à saint Besse².

Mais ce serait abuser de la critique négative que de se refuser à reconnaître le fond de réalité qui se cache sous ces fictions inconsistantes. D'une manière générale, les histoires si communes, qui ont trait à l'« invention » ou à la translation des reliques, ne prouvent rien à elles seules, en ce qui concerne l'authenticité ou même l'existence des reliques en question; mais elles nous instruisent très exactement sur la localisation et sur la dépendance mutuelle des centres de culte. Dans ce domaine, la fantaisie des faiseurs de légendes peut difficilement se donner libre cours, comme quand il s'agit d'événement mythiques ou lointains; car elle est soumise, ici, à l'épreuve des faits présents et surtout au contrôle jaloux des passions et des susceptibilités locales. Si les gens de la ville avaient pu faire croire aux adorateurs paysans ou montagnards de saint Besse que l'objet de leur dévotion grossière était emprunté à la métropole, ils n'y auraient sans doute pas manqué. Comme c'était impossible, ils se sont contentés de revendiquer pour leur cathédrale la possession

1) Sur ce phénomène d'absorption, qui est extrêmement général, voir le P. Delehay, *ibid.*, p. 20 sqq.

2) Sur le rôle historique du roi Ardouin et sur les légendes qui se sont formées autour de son nom, voir L. G. Provana, *Studi critici sovra la storia d'Italia a tempi del re Ardoino* (Turin, 1844), notamment p. 252 et p. 307; F. Gabotto, *Un millennio di storia eporediese (356-1357)*, in *Bibl. Soc. stor. subalp.*, t. IV, p. 19 sqq., p. 118 et préface aux *Studi eporediesi*, *ibid.*, t. VII (1900), p. v; B. Baudi di Vesme, *Il re Ardoino e la riscossa italica contro Ottone III*, *ibid.*, p. 1 sqq. Il est remarquable que Ferrari, dont le *Catalogus sanctorum Italiae* est cité à ce propos par les hollandistes, *loc. cit.*, p. 917, s'inscrit en faux contre le rôle prêté au roi Ardouin par le bréviaire de 1473.

de tout le corps sacré, en laissant seulement à Ozegna la consolation d'un petit doigt et au sanctuaire du val Soana l'honneur d'avoir abrité primitivement les reliques du saint. Les bergers de la montagne seraient mal venus à protester contre une répartition, qui, si elle les dépouille du corps de leur protecteur, leur fait jouer un rôle essentiel dans la constitution du trésor sacré de la métropole.

Peut-être s'étonnera-t-on qu'un centre religieux de l'importance d'Ivrée ait été réduit à aller chercher si loin et si tardivement les reliques dont il avait besoin; mais le cas de saint Besse n'a rien d'exceptionnel. Aucun des trois patrons, qui protègent spécialement la cité et le diocèse d'Ivrée et dont les reliques sont conservées dans la cathédrale, n'est un saint indigène; chacun de ces trois corps sacrés a été, suivant la tradition ecclésiastique, importé du dehors à une date relativement récente. Le corps de saint Tégule, qui était resté ignoré jusqu'à la fin du X^e siècle, fut, dit-on, découvert par l'évêque saint Vérémonde en un lieu situé à quelque distance au nord d'Ivrée et transféré dans la cathédrale peu avant celui de saint Besse¹. Quant à saint Savin, ancien évêque de Spolète, ses reliques n'ont été apportées à Ivrée que vers le milieu du X^e siècle, à une époque où des relations très étroites unissaient les ducs de Spolète et les marquis d'Ivrée². Si des raisons politiques ont pu déterminer les Ivréens à adopter pour leur principal patron un évêque étranger, il est probable que des considérations du même ordre n'ont pas été étrangères au choix de leur « compatron » saint Besse.

1) C. Boggio, *Le prime Chiese cristiane nel Canavese*, in *Atti della Società di archeologia e belle arti per la provincia di Torino*, t. V (Turin, 1894), p. 67.

2) Le P. Savio, *op. cit.*, p. 182 sq. Pourquoi cet auteur accepte-t-il l'historicité de la tradition relative à l'origine étrangère du culte de saint Savin et écarte-t-il, sans même la discuter, la tradition tout à fait analogue qui concerne saint Besse? — Sur les rapports entre Ivrée et Spolète au IX^e et au X^e siècles, voir Gabotto, *Un millennio*, p. 14 sqq.

L'horizon politique d'Ivrée au moyen âge était étroitement restreint, d'une part, par la muraille des Alpes, d'autre part, par un cercle de voisins puissants, Verceil, le Montferrat et le comté de Savoie. Seul, le Canavais, la riche région agricole qui s'étend à l'Ouest en bordure des montagnes, pouvait offrir à Ivree le complément de ressources et de force dont elle avait un besoin impérieux. Aussi la préoccupation dominante de la politique ivréenne du XI^e au XIV^e siècle a-t-elle été toujours d'étendre son influence sur le Canavais, d'écarter, au besoin par la guerre, les prétentions rivales, d'apaiser les luttes incessantes des châtelains locaux, enfin de les unir tous en une fédération placée sous l'hégémonie d'Ivrée. En outre, les évêques d'Ivrée se ménageaient, dans ce labyrinthe de fiefs et de sous-fiefs qu'était le Canavais, des possessions directes d'où leur influence rayonnait sur tout le pays¹. C'est ainsi que nous voyons, dans une charte du 15 septembre 1094, le comte Hubert du Canavais faire don à l'évêque Ogier et aux chanoines de Sainte-Marie d'Ivrée de plusieurs terres qui lui appartenaient, et en particulier d'Ozegna². En un temps où la religion et la politique étaient intimement liées, où la principale puissance temporelle du territoire ivréen était celle de l'évêque³, où la communauté du culte était le lien social le plus efficace, Ivree ne pouvait manifester d'une façon plus énergique sa volonté de s'annexer la Canavais qu'en accordant une place d'honneur dans sa cathédrale au saint que les gens de ces parages honoraient d'une dévotion fervente et dont le sanctuaire se trouvait sur les terres de l'évêque. Il est bien probable que la naturalisation

1) Cet exposé se fonde sur le travail cité de Gabotto; voir surtout p. 46 sqq., p. 56 sq., p. 81 sqq., p. 118 sq.

2) F. Gabotto, *Le carte dello Archivio vescovile d'Ivrea fino al 1313*, in *Bibl. Soc. stor. subalp.*, t. V, p. 13. — Ozegna est resté longtemps sous la domination épiscopale; car nous voyons en 1337 l'évêque d'Ivrée céder au comte de Savoie Aimon diverses terres, parmi lesquelles figure Ozegna. Voir Gabotto, *Un millennio...*, p. 207.

3) Sur l'importance historique d'Ogier et sur la puissance temporelle des évêques d'Ivrée, voir Gabotto, *Un millennio...*, p. 38 sqq., p. 43 sqq.

ivréenne de saint Besse remonte à cette époque : elle annonce et elle prépare cet acte solennel du 15 mars 1213, par lequel les comtes du Canavais deviennent citoyens d'Ivrée *perpetualiter* et s'engagent à défendre la cause de la cité, dans la paix et dans la guerre¹.

Mais, pour pouvoir jouer un rôle dans la politique ivréenne, il avait fallu d'abord que saint Besse descendit de sa montagne et vint s'établir au cœur du Canavais. Il ne pouvait choisir un endroit mieux placé qu'Ozegna. Cette bourgade, telle que la décrit Casalis, est située au centre d'un pays fertile et commerçant; elle est entourée d'une ceinture presque continue de bourgs et de villages; elle commande un pont sur l'Orco, qui est d'une importance capitale pour le transit d'une vaste région; enfin, elle se trouve à la jonction de trois grandes routes, qui conduisent l'une à Ivree, l'autre à Verceil et au Montferrat, la troisième à Turin². De tout temps, les carrefours, qui sont comme les nœuds de la circulation sociale, ont été des foyers intenses de vie religieuse. Or, parmi les courants humains qui s'entrecroisaient à Ozegna, il y en avait un qui débouchait, chaque automne, de la petite vallée fermée de la Soana, se dirigeant vers les centres industriels du Montferrat et de Verceil³. A cette première étape de leur migration, encore tout pleins de saint Besse, les hommes de la montagne devaient enseigner son nom, sa puissance et ses bienfaits aux hôtes qui les hébergeaient. Comme il arrive souvent, dans la lutte pour la suprématie, c'est le dieu le plus fruste et le plus singulier qui l'a emporté sur ses concurrents, plus policés, mais plus fades. Et c'est ainsi que, comme le dit avec raison la tradition, l'ancienne auberge

1) Sur cet acte, voir Casalis, *Dizionario*, t. VIII, p. 647 et Gabotto, *ibid.*, p. 81 sqq. Parmi les signataires figurent les comtes de plusieurs des bourgs situés autour d'Ozegna, Agliè, Valperga, Pont, etc.

2) Voir l'article *Ozegna* dans le Dictionnaire de Casalis, t. XIII (1845), p. 751 sqq. (*località centrale*) et voir la carte, *supra*, p. 3.

3) L'allusion au Montferrat, dans la légende du vol des reliques, paraît assez significative. Verceil était au moyen âge beaucoup plus riche et plus peuplée qu'Ivrée, nous dit Gabotto, *ibid.*, p. 119.

d'Ozegna a été affectée au culte de saint Besse¹. A force de donner l'hospitalité aux émigrants de la montagne, les ruraux du Canavais se sont approprié leur saint patron.

Ainsi, l'hypothèse, suivant laquelle le saint Besse de la montagne est arrivé jusqu'à Ivree en passant par Ozegna, concorde avec la diffusion actuelle du culte, avec le témoignage de la tradition, avec les données de l'histoire. La chapelle du pâturage alpestre, l'église de la grasse campagne, la cathédrale de la ville, ces trois demeures de saint Besse marquent les étapes successives du développement, qui lui a permis de ne pas rester cantonné dans une obscure petite vallée et de venir occuper une place modeste, mais honorable, dans la société régulière des saints.

V. — LA LÉGENDE DE SAINT BESSE.

Nous avons pu décrire la dévotion à saint Besse et l'organisation de son culte en faisant à peu près abstraction de la légende qui les justifie ; tant il est vrai que la pratique religieuse est, dans une large mesure, indépendante des raisons qui sont censées la fonder. Ce n'est pas que ces raisons fassent défaut aux fidèles : elles leur sont abondamment fournies par l'enseignement de l'Eglise et par la tradition populaire.

Dans la légende officielle du diocèse², saint Besse nous

1) Les ruines d'un très vieux temple de saint Besse existaient encore à Ozegna au temps de Casalis, *loc. cit.*, p. 755. Il est remarquable que l'église d'Ozegna est la seule qui soit dédiée à saint Besse ; car celui-ci ne possède en propre dans le val Soana que la petite chapelle du sanctuaire et, à Ivree, il n'est que l'hôte de la cathédrale, dédiée à la Sainte Vierge.

2) On en trouve une expression autorisée dans la *Vita* (cf. *supra*, p. 24, n. 1), p. 5 sq. L'auteur anonyme de cette brochure reproduit à peu près littéralement la version des *Memorie storiche sulla chiesa d'Ivrea*, du chanoine Saroglia (Ivree, 1881, p. 16 ; je la connais grâce à l'obligeance de M. le chanoine Vescoz qui a bien voulu me copier ce passage ; désormais citée : A). Mais, arrivé au récit du martyre, il intercale la narration de Baldesano, *op. cit.*, p. 129 [= B], non sans la retoucher quelque peu. Une autre version de la légende a été donnée par Saroglia, dans *Eporedia sacra* (Ivree, 1887 ; M. le chanoine Boggio, d'Ivree, a bien voulu copier à mon intention la page 146 de cet ouvrage ; désor-

est présenté comme un martyr qui a « ennobli la région de son sang précieux » après avoir eu à subir des épreuves extraordinairement cruelles. C'était un soldat de la légion thébéenne, qui fut massacrée en 286 sur l'ordre de l'empereur Maximien. Ayant réussi à s'échapper, Besse vint chercher un refuge dans les montagnes du val Soana. C'est de là qu'il instruisait dans la foi les habitants de la vallée et sur-



S. BESSO - martire

Image de saint Besse, imprimée sur cretonne, qui se vend à la fête du 10 août.

tout les gens de Campliglia, qui furent les premiers à recueillir la bienfaisante influence de l'Evangile. Mais les soldats païens, avides de sang chrétien et désireux de satisfaire leur empereur, s'étaient lancés à la poursuite de saint Besse et avaient réussi à le trouver parmi les rochers du mont Faute-nio¹. Voici comment ils parvinrent à le découvrir. Quelques bergers de la montagne avaient fait cuire une brebis, qu'ils avaient dérobée au troupeau de leur maître ; ayant rencontré Besse dans ces parages, ils l'invitèrent à prendre part au festin. Mais il refusa de manger d'une brebis qu'il savait

mais = C) Enfin, Ferrari, dans son *Catalogus sanctorum Italiae*, en donne une quatrième version, composée *ex antiquis lectionibus quæ in ecclesia Eporediensi recitari consueverant* ; elle est citée dans les *Acta SS.*, sept. t. VI, p. 917 [= D].

1) C'est ici que la *Vita* quitte A pour suivre B.

avoir été volée et il se mit à leur reprocher avec véhémence leur action coupable. Les bergers, craignant d'être dénoncés à leur patron, ou irrités de sa réprimande, ou plutôt mûs par la haine de la foi chrétienne qu'il ne rougissait pas de confesser¹, précipitèrent l'apôtre du haut d'une roche. Le saint ne mourut pas de cette chute terrible². Mais sur ces entrefaites survinrent les soldats qui le poursuivaient. Ayant reconnu Besse et s'étant assurés qu'il s'obstinait à confesser la foi du Christ, ils le poignardèrent barbarement. D'autres prétendent, ajoute un peu dédaigneusement le narrateur, qu'après avoir été précipité du haut de la roche, il s'enfuit du val Soana et vint habiter quelque temps dans les montagnes plus voisines de la Doire Ballée. c'est-à-dire du côté de Cogne : c'est là qu'aurait eu lieu le martyre³. Ce qui est sûr en tous cas, c'est que les fidèles, spécialement ceux de Campiglia, par dévotion envers le glorieux martyr, recueillirent sa dépouille, qu'ils ensevelirent dans le creux d'un rocher; c'est sur sa tombe que fut élevée la petite chapelle qui, après diverses transformations, existe encore et qui est visitée par de nombreux pèlerins le 10 août de chaque année⁴.

1) Cette troisième explication est ajoutée à B par la *Vita*.

2) Baldesano est beaucoup moins affirmatif; il dit seulement : « Quelques-uns ajoutent que cette chute ne fut pas cause de sa mort, Dieu le réservant miraculeusement, afin que son martyre fût plus éclatant ». Or, D fait bien mourir Besse à la suite de sa chute; ce qui, comme on le verra, est conforme à la tradition locale. D'autre part, dans C, le rôle des bergers se réduit à dénoncer Besse aux soldats païens, qui le mettent à mort, *precipitandolo da alto monte*. Enfin, dans A, les bergers disparaissent complètement, supplantés par les bourreaux de Maximien, qui, après avoir jeté le saint du haut d'une roche, lui coupent la tête.

3) Cette dernière phrase appartient en propre à la *Vita*. Dans C, il est dit que Besse, venant de la vallée d'Aoste, est arrivé dans le val Soana en passant par les montagnes de Champorcher et de Cogne. Cette version est aussi celle que reproduit M^{re} Duc, au t. I de son *Histoire de l'église d'Aoste* (d'après l'extrait qu'a bien voulu me communiquer M. le chanoine Ruffier). — A partir d'ici, la *Vita* reproduit de nouveau A en ajoutant la mention spéciale de Campiglia.

4) Tandis que A, suivi par la *Vita*, n'établit aucun rapport entre le rocher du haut duquel le saint a été précipité et le Mont qui surplombe la chapelle,

Telle fut la glorieuse carrière de saint Besse, comme les curés la racontent au prône et comme on peut, paraît-il, la « lire dans les livres ». Il serait étonnant que cette légende, consacrée par l'Eglise et par l'imprimerie, n'eût pas pénétré dans le peuple des fidèles. De fait, elle paraît unanimement acceptée dans le val Soana, qui est placé, nous l'avons vu, sous l'autorité directe de la métropole ivréenne¹. Mais il n'en va pas de même à Cogne; car cette paroisse échappe à l'influence d'Ivrée et les autorités ecclésiastiques d'Aoste se soucient sans doute assez peu d'un saint qui n'est pas de leur ressort. C'est à peine si quelques rares Cogniens rapportent à peu près exactement la légende officielle, à la façon d'une leçon savante que l'écolier récite avec effort. Encore la légende présente-t-elle dans leur bouche quelques variantes. Tous font mourir le saint à la suite de sa chute du haut du Mont; les soldats païens n'ont donc pas lieu d'intervenir. En outre, c'est avant d'aller habiter les hauteurs du val Soana que Besse a séjourné à Cogne. Enfin, on ne sait pas ce qu'est devenu son corps et on ne paraît guère s'en soucier.

Ces altérations ou ces corrections rapprochent la légende officielle de la tradition populaire, qui est de beaucoup la plus répandue chez les simples fidèles de Cogne. Selon celle-ci, saint Besse était un berger qui menait paître ses moutons autour du Mont. Lui-même restait continuellement au sommet du rocher. C'était un homme très saint, un vrai homme de Dieu : tout son travail n'était que de prier². Aussi ses brebis étaient-elles les plus grasses de toutes et restaient-elles groupées autour de lui, de sorte qu'il n'avait jamais besoin de courir après. Deux autres bergers de la même

C spécifie que, « conformément à l'usage des Romains », le martyr a été enseveli sur le lieu même de son supplice.

1) Toutefois, la tradition orale du val Soana ajoute que saint Besse, tout en prêchant l'Evangile aux habitants de la vallée, faisait le métier de berger. Celle donnée, dont on verra plus loin l'importance, a disparu complètement dans toutes les rédactions littéraires.

2) Quelques narrateurs omettent toute allusion à la piété de Besse; ils passent tout de suite à la description de son troupeau, qu'ils font suivre de la remarque : « c'était un miracle ».

montagne, jaloux de voir que les brebis de Besse s'élevaient toutes seules et étaient toujours les plus belles, le jetèrent bas du haut du Mont¹. Quelques mois plus tard, — c'était en plein hiver, vers la Noël, — des gens de Cogne qui passaient par là aperçurent au pied du rocher une fleur qui sortait toute droite au-dessus de la neige et qui était d'une beauté et d'un éclat merveilleux. Étonnés d'un spectacle si peu ordinaire en cette saison, ils allèrent chercher du monde. Quand on eut enlevé la neige à la place marquée par la fleur miraculeuse, on découvrit le cadavre du saint : il était intact ! En tombant, le corps s'était imprimé sur la roche, à l'endroit même où l'on va encore chercher les pierres de saint Besse. C'est pour cela qu'on a élevé une chapelle dans ce lieu et qu'on y va en dévotion toutes les années. Cogne a droit à la fête, parce que ce sont des gens de Cogne qui ont découvert les premiers le corps du saint.

Voilà l'idée que presque tous les Cogniens, en dépit des sermons et des brochures, se font encore aujourd'hui de la vie et de la mort de saint Besse. Si on leur fait remarquer qu'elle ne concorde pas avec l'enseignement de l'Église, la plupart semblent gênés et ne savent trop que dire. Si on insiste, si on leur demande pourquoi, sur les images ou les médailles qu'ils ont tous en leur possession, ce berger est représenté sous les traits d'un guerrier, ils répondent ou bien qu'ils ne savent pas, ou bien : « C'est vrai ; c'était un homme encore jeune ;... il avait fait son service militaire ». Ils paraissent, en général, tout à fait indifférents au désaccord qui existe entre la figure du saint, telle que l'Église la leur présente, et la représentation qu'en donne la tradition locale. Quelques-uns, pourtant, plus soucieux de logique, ont trouvé le moyen de concilier les deux images concurrentes : quand le soldat chrétien, fuyant ses persécuteurs, est venu se réfugier au-dessus de Campiglia, il s'est mis à « faire le berger » et à garder les moutons. Grâce à cette

1) Selon certains, la chute fut répétée trois fois.

métamorphose, le héros légendaire peut devenir un autre tout en restant lui-même. Procédé facile et peu coûteux, auquel l'imagination populaire n'hésite jamais à recourir pour ajuster l'une à l'autre des représentations disparates. Mais, reliée ou non à la légende locale, l'image, figurée par les tableaux et les statues, vit de sa vie propre et réagit sur la dévotion. A force de voir le berger saint Besse habillé en militaire, beaucoup de Cogniens se sont mis à penser qu'il devait s'intéresser surtout aux affaires des soldats en campagne... ou des conscrits réfractaires.

Il n'est pas étonnant que les gens de Cogne soient restés si obstinément attachés à la légende populaire de saint Besse : ils y sont chez eux, entre gens de la montagne, tandis qu'au milieu de l'empereur Maximien, des légionnaires thébéens et du glorieux martyr, ils se sentent dépaysés et contraints. Ils éprouvent du respect, mais peu de sympathie, pour un récit où le beau rôle est tenu par un étranger, venu de la plaine pour les instruire et les moraliser, et où les bergers font figure de mécréants, de voleurs et d'assassins. Comme l'autre saint Besse est plus aimable : simple enfant du pays, le meilleur berger du plus beau troupeau qu'on ait jamais vu sur ces montagnes ! Que d'émotions fortes et variées naissent des tableaux divers qui composent la légende ! C'est d'abord l'image idyllique et charmante du pâtre toujours en prière, entouré du troupeau béni. Puis vient le drame sombre, la vilénie des envieux, la pitoyable fin du pauvre Besse. Mais quel orgueil et quel ravissement quand des gens *de chez nous* découvrent la fleur merveilleuse ! Et quelle joyeuse assurance de se dire que le berger divin, en tombant, s'est comme incrusté dans la roche, pour y rester éternellement présent au milieu de ses protégés ; car ce premier miracle est la souche et la garantie de tous ceux que le saint accomplit journellement ou qu'on espère de sa puissance. La légende officielle enseigne aux fidèles les origines de leur foi ; elle leur rappelle quelques-uns des devoirs d'un bon chrétien et qu'il ne faut ni faire

tort à son patron ni murmurer contre son curé. Leçons utiles, assurément, mais qui ont le tort d'être des leçons ! L'autre légende, *la leur*, saisit leur être entier et le transporte dans un monde à la fois familier et sublime, où ils se retrouvent eux-mêmes, mais transfigurés et ennoblis.

De ces deux traditions, l'une savante et édifiante, l'autre naïve et poétique, la plus ancienne est certainement la seconde. La première, en effet, ne nous apporte sur saint Besse aucune donnée originale : la partie du récit qui lui appartient en propre consiste en généralités si pauvres et si banales qu'elles pourraient s'appliquer aussi bien à une foule d'autres saints¹. Saint Besse n'est vraiment, pour l'Église, qu'une unité dans une légion : il n'a en propre que son nom. Les seuls traits un peu particuliers que contienne la légende officielle, elle les emprunte à la tradition orale, non sans les avoir retouchés à sa manière : l'image locale du saint, après s'être réfléchie dans la conscience des lettrés, revient à son point de départ, corrigée et déformée².

Rappelons-nous le thème unique que développe la tradition populaire : un berger béni est précipité par des rivaux jaloux du haut d'une roche, à laquelle il imprime son caractère sacré. Ce thème reparait dans l'autre légende, mais à une autre place et sous une autre forme. D'abord, il a paru inadmissible aux auteurs de la nouvelle version que Besse fût mis sur le même pied que ses bourreaux et qu'il ne l'emportât sur eux que par la beauté et la docilité de son troupeau. Pour les

1) Voici un fait qui illustre bien le caractère abstrait et impersonnel du saint Besse officiel. La femme du prieur de Cogné m'a montré un jour plusieurs médailles toutes pareilles, souvenirs des fêtes auxquelles son mari a participé. Je fus un peu surpris de constater que ces médailles portaient, en légende, le nom de *saint Pancrace*. Comme j'exprimais mon étonnement, j'obtins la réponse péremptoire : « Non ; c'est le portrait de saint Besse ». Et, en effet, c'est bien la même image-type du soldat-martyr.

2) A Ivry même, comme nous l'avons vu, elle tend à s'évanouir tout à fait et à faire place à une image toute schématique, qui ne met plus en présence que « le confesseur de la foi » et « les bourreaux païens » ; voir *supra*, p. 34, n. 2 et p. 35, n. 1.

gens de Cogné, la sainteté est une puissance singulière, qui vient d'une intime communion avec le monde divin et qui se manifeste par des effets temporels. Pour les clercs d'Ivry, la sainteté est une vertu spirituelle et morale, qui suppose une qualification religieuse définie. Les bergers médiocres et envieux sont devenus des pécheurs endurcis, en révolte contre leur directeur spirituel ; le berger exemplaire est devenu une victime du devoir qui incombe professionnellement aux ministres de la religion. En second lieu, il ne fallait pas que saint Besse mourût de sa chute, parce que sa mort, pour avoir toute sa vertu sanctifiante, devait être un martyre authentique. La chute du haut du Mont devient ainsi un simple épisode, qui explique, on ne sait trop comment, que les soldats païens aient pu mettre la main sur leur victime. Enfin, dans la légende savante, la roche du haut de laquelle le saint a été précipité n'est pas le Mont de saint Besse : c'est une roche quelconque ; la chapelle où se célèbre la fête du 10 août a été élevée près d'un autre rocher, dans le creux duquel le corps du martyr avait été déposé. En effet, pour l'Église, la seule sainteté, qui n'émane pas directement de Dieu, provient de la dépouille des hommes qui ont réalisé parfaitement l'idéal du chrétien ; le Mont n'avait le droit d'être sacré qu'à la condition d'avoir servi, au moins pour quelque temps, de sépulture à un martyr. De plus, la légende officielle a son centre de perspective, non pas à Cogné ou à Campiglia, mais à Ivry. Elle veut, avant tout, exalter le glorieux « compatron » du diocèse et justifier le culte que la métropole rend aux reliques conservées dans la cathédrale. Dès lors, il devenait nécessaire de *détacher la sainteté du Mont* et de la concentrer dans le corps du saint : car la roche demeure éternellement fixée à la même place ; mais le corps, réel ou supposé, est mobile et peut très bien servir de véhicule à l'énergie bienfaisante, s'il plaît un jour à des maîtres puissants d'en « enrichir » leur trésor sacré. Tout l'intérêt des gens de Cogné se concentre, au contraire, sur le Mont : une fois que le corps de Besse, en se gravant dans la roche, l'a

imprégnée de sa vertu, il peut disparaître sans grand inconvénient. C'est la roche, désormais, qui est le vrai corps du saint; n'est-ce pas elle qui dispense intarissablement aux fidèles les « reliques » salutaires que sont les pierres de saint Besse?

Ainsi, de même que des larrons dévots ont, paraît-il, dérobé le corps du saint pour l'emporter dans la plaine, de même de pieux arrangeurs ont transformé un simple berger de moutons en un légionnaire thébéen et ils ont imputé sa mort, non à des camarades envieux, mais aux soldats païens de César. Devons-nous les condamner très haut pour avoir fait violence aux traditions locales sur lesquelles ils travaillaient et pour avoir substitué à l'image « vraie » du saint une « fiction » qui leur convenait mieux? Ce serait appliquer bien mal à propos les règles de la critique historique. Les gens d'Ivrée n'ont pas fait subir à saint Besse un traitement différent de celui auquel nous soumettons encore les montagnards attirés dans les grandes villes : en l'adoptant pour leur « compatron », ils lui ont imposé l'accoutrement et la personnalité qui leur semblaient décentes. S'il est vrai que les mots changent de sens quand ils passent de la campagne à la ville¹, pourquoi le nom de saint Besse n'aurait-il pas revêtu une signification nouvelle, plus abstraite et plus conventionnelle, dans la bouche de ses nouveaux fidèles? La tradition populaire n'est ni plus ni moins « vraie » que l'autre. Du moment que tous les éléments essentiels du culte se retrouvent transposés sur un plan idéal qui convient à l'intelligence et au cœur des croyants, les deux légendes ont beau se contredire ou diverger, elles sont également légitimes pour les milieux divers qui les acceptent.

C'est une histoire curieuse et bien instructive que celle de cette légion thébéenne, dont le culte, originaire de Saint-Maurice en Valais, s'est propagé, le long des routes qui descendent des Alpes, en Suisse, en pays rhénan, en Bourgogne,

1) Voir A. Meillet, *Comment les mots changent de sens*, in *Année sociologique*, t. IX, pp. 1-38.

en Savoie, en Dauphiné et en Italie. Saint Eucher, qui écrit environ cent cinquante ans après qu'aurait eu lieu l'affreux massacre, ne donne les noms que de quatre martyrs; mais il affirme que les 6.600 soldats chrétiens que comptait la légion ont tous péri dans les champs d'Agaune, sauf peut-être deux d'entre eux, Ursus et Victor, qui n'auraient subi le martyre qu'à Soleure¹. Onze siècles plus tard, Baldesano, qui était apparemment beaucoup mieux informé, pouvait reprocher à saint Eucher de s'être montré trop réservé ou trop avare du sang des Thébéens. A l'appel du chanoine piémontais, une foule de petits saints en tenue de « légionnaires » — et parmi eux notre saint Besse — avait surgi du fond des vallées alpestres et de la campagne italienne et prétendait parader sous la bannière de saint Maurice, le glorieux patron de la maison de Savoie. Peut-être, s'il n'avait pas été d'une foi si robuste, Baldesano se serait-il inquiété quelque peu de la multitude de ses héros². En fin de compte, les Thébéens, qui auraient échappé au massacre collectif pour aller subir isolément le martyre dans des lieux très lointains, en étaient venus à dépasser peut-être l'effectif total de la légion, tel que le définissait saint Eucher³. Il est vrai qu'un peu d'érudition dissipe ce scrupule. Il suffit d'appeler au renfort les deux légions thébéennes dont saint Eucher ne parle pas, mais que connaît la *notitia dignitatum* : les Thébéens, qui ont éclairé de leur apostolat et sanctifié de leur sang d'innombrables paroisses, provenaient en réalité de trois légions, toutes trois chrétiennes, toutes trois persécutées par les empereurs

1) La Passion des Martyrs Agauniens a été éditée, entre autres, par Krusch, in *Monumenta Germaniae historica, Scriptorum rerum merovingicarum* t. III, p. 32 sqq. L'abbé Lejay a fait un bon exposé critique de la question dans la *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, t. XI (1906), p. 264 sqq.

2) Au contraire, il se félicite que de la première à la seconde édition de son livre le nombre des Thébéens piémontais se soit accru de plus du double.

3) D'après le chanoine Ducis, *Saint Maurice et la légion Thébéenne* (Annecy, 1882), p. 31 sqq., en dehors des 6.000 Thébéens immolés à Agaune, il y en aurait eu environ 1.000 en Germanie, — Cologne seule en revendique 318, — 300 en Helvétie et une foule innombrable en Italie.

païens¹. Mais, quand on songe que chacun de ces apôtres a été poursuivi par « les soldats de César », on est effrayé de penser que la principale occupation des armées romaines, vers le début du IV^e siècle, a dû être de donner la chasse aux Thébéens disséminés dans les vallées du Rhône et du Rhin et dans tous les replis des Alpes italiennes. En outre, l'inspection du rôle de la légion permet des constatations surprenantes. Plusieurs noms y reviennent un grand nombre de fois²; et surtout, la plupart des Thébéens ne portent pas de noms propres et individuels; ils sont désignés par leurs attributs ou leurs fonctions³. On y voit figurer des Candidus, des Exuperius, des Victor, des Adventor, des Solutor, ou encore des Défendant qui protègent leurs fidèles contre les avalanches et les inondations⁴. On dirait que la légion thébéenne est une légion de dieux locaux et d'épithètes personnifiées⁵.

Aussi à la période de croissance et de multiplication luxuriante devait succéder, pour les compagnons de saint Maurice, une période de retranchements et de coupes sombres. Une première décimation eut lieu vers le milieu du XVIII^e siècle, quand le Père Cleus, bollandiste, déclara soupçonner fortement que bon nombre des martyrs présumés thébéens avaient usurpé leur titre⁶. Mais le XIX^e siècle devait se montrer plus cruel. Un historien catholique réduit la légion de saint Maurice aux proportions restreintes d'une *vexillatio* ou

1) C'est l'explication proposée par l'abbé J. Bernard de Montmélian, *Saint Maurice et la légion Thébéenne* (Paris, 1888), t. I, p. 225 sq.

2) Voir J. Bernard de Montmélian, *ibid.*, p. 336 sq.

3) La remarque en a été faite par E. Dümmler, *Sigebert's von Gembloux... Passio sanctorum Thebeorum*, in *Phil. u. hist. Abh. d. k. Akad. d. Wiss. z. Berlin* (1893), p. 20, n. 2. Cf. Krusch, *op. cit.*, p. 21. Il trouve suspect jusqu'au nom de *Mauricius* (= *Niger*).

4) Pour ce dernier Thébéen, honoré en plusieurs lieux du val d'Aoste, voir Tibaldi, *op. cit.*, I, p. 379.

5) Sur le phénomène général de la substitution des saints martyrs aux anciens dieux locaux, voir Albert Dufourcq, *La christianisation des foules* (Paris, Bloud, 1903), p. 44 sqq.

6) *Acta SS.*, sept. t. VI, p. 908.

d'une pauvre cohorte auxiliaire¹. En vain un docteur allemand voudrait sauver les quatre martyrs que saint Eucher nommait personnellement²: ce dernier noyau de survivants est attaqué à son tour³ et le Père Delehaye ne voit pas de raison pour ne pas ranger la Passion des martyrs Agauniens dans la catégorie des « romans historiques »⁴!

Saint Besse a été l'une des premières victimes de ce nouveau massacre de la légion thébéenne. Déjà, le Père Cleus, après avoir traité le récit de Baldesano d'« histoire éminemment fabuleuse », *historiam inter primas fabulosam*, exprimait l'opinion qu'à moins de témoignages anciens et sûrs, il faudrait se décider à rayer le nom de saint Besse de la liste des soldats martyrs⁵. La seule réponse qui soit venue d'Ivrée a été d'alléguer une légende qui se trouve dans un bréviaire manuscrit, conservé aux archives de la cathédrale et daté de 1473⁶. Il est peu probable que ce document, postérieur de plus de mille ans aux événements qu'il raconte, satisfasse les exigences des hollandistes⁷ et suffise à les faire revenir sur l'intention, qu'ils ont manifestée en 1875, de présenter saint Besse dans les Actes des saints de décembre, non comme un martyr thébéen, mais bien... comme un évêque d'Ivrée⁸.

1) P. Allard, *La persécution de Dioclétien* (Paris, 1890), t. II, p. 354-7.

2) Fr. Stolle, *Das Martyrium der thebäischen Legion* (Breslau, 1891), p. 82 sq.

3) Notamment par Dümmler et Krusch, *loc. cit.*

4) Le P. Delehaye, *Les légendes hagiographiques*, p. 129, p. 135 sq.; cf. p. 245.

5) *Acta SS.*, sept., t. VI, p. 915 sq.

6) G. Saroglia, *Memorie storiche*, p. 16; cf. le P. Savio, *op. cit.*, p. 181. On trouvera en appendice le texte de ces leçons.

7) Il paraît suffire amplement à certains historiens piémontais. M. Farina a bien voulu me communiquer un extrait de l'ouvrage du P. A. M. Rocca, salésien, *Santi e beati del Piemonte* (Turin, 1907), où la légende « officielle » de saint Besse est affirmée sans restriction, avec cette variante que la roche du haut de laquelle le martyr a été précipité et celle qui lui a servi de sépulture sont expressément identifiées. — L'esprit critique ne paraît pas avoir encore exercé ses ravages dans le diocèse d'Ivrée. « Il serait difficile de trouver dans le Piémont une ville plus attachée aux croyances locales et aux traditions ecclésiastiques », écrit C. Patrucco, in *Bibl. Soc. stor. subalp.*, t. VII, p. 269.

8) Cette hypothèse avait déjà été énoncée dans les *Acta SS.*, sept. t. VI, p. 917; cf. *Ad acta SS. supplementum* (Paris, 1875), p. 400.

Si vraiment saint Besse a été le prédécesseur de saint Vérémonde et du poète Ogier, il faut avouer que les montagnards de Cogne et du val Soana ont singulièrement altéré la véritable physionomie de leur patron. Mais le Père Savio n'a eu aucune peine à démontrer que l'identification historique, proposée par le hollandiste du XVIII^e siècle et maintenue provisoirement par ses successeurs, ne repose sur aucun fondement sérieux¹. Il est vrai qu'Ughelli, dans son *Italia sacra*, après avoir relaté que la cathédrale d'Ivrée possède les reliques « du glorieux martyr saint Besse », fait figurer dans la série des évêques du diocèse, vers l'an 770, un certain Bessus, « que J. Philippo mentionne dans sa chronique en l'appelant un saint »². Or, ce chroniqueur, dans son livre publié en 1485, nous apprend simplement que « les habitants d'Ivrée tiennent en grande vénération les reliques de saint Besse, un évêque de leur ville »³. Il faut reconnaître avec le Père Savio que ce témoignage tardif et vague, qui ne contient aucune indication chronologique, ne prouve aucunement l'existence d'un évêque du nom de Besse à une époque de l'église ivréenne, fixée arbitrairement par Ughelli, sur laquelle nous ne possédons aucune donnée historique⁴. La seule conclusion que permette le texte de Philippo Bergomense, c'est qu'en 1485, — c'est-à-dire douze ans après la première rédaction connue de la légende de saint Besse, martyr thébéen⁵, — le compatron adoptif,

1) Le P. Savio, *op. cit.*, p. 180 sqq.

2) Ughelli, *Italia sacra* (éd. Coleti, 1719), t. IV, col. 1064.

3) Filippo Bergomense, *Historia novissime congesta, chronicarum supplementum appellata* (Brixie, 1485), fol. 97 verso. — La même affirmation se retrouve presque dans les mêmes termes chez Alberti, *Descrittione di tutta Italia* (1553), cité par Savio, *op. cit.*, p. 180, n. 2.

4) C'est aussi l'opinion de Gabotto, *Un millennio.....*, p. 7, n. 3. — Bima, *Serie chronologica degli arcivescovi e vescovi di Sardegna* (Turin, 2^e éd., 1842), p. 123, mentionne Besso, *chiamato santo* avec la date 730 (sic). Mais sa liste, comme dit le P. Savio, *ibid.*, p. 176, est « entièrement fantastique ». Le nom de Besse ne figure pas parmi les évêques d'Ivrée dans Gams, *Series episcoporum ecclesiae catholicae*, p. 816.

5) Bien entendu, il peut y en avoir eu de plus anciennes que nous igno-

venu deux ou trois siècles auparavant d'une terre épiscopale, était considéré à Ivree, tout au moins par une partie des fidèles, comme un ancien évêque de la cité. Cette version, flatteuse, sans doute, pour l'amour-propre ivréen, a subsisté jusqu'au XVIII^e siècle, où nous voyons le chanoine Dejordanis faire figurer côte à côte, dans l'inventaire des reliques de la cathédrale, « le corps de saint Besse, troisième évêque d'Ivrée et confesseur », et « le corps de saint Besse, martyr de la légion thébéenne »¹. Dédoublement bien étrange, quand on songe que l'Église d'Ivrée n'a jamais honoré qu'un seul saint Besse, dont la fête tombe le 1^{er} décembre. Mais la légende du martyr thébéen devait bientôt s'imposer à tous ; et, lorsqu'en 1591 le chef glorieux de la légion, représenté par une partie de ses reliques, émigra en grande pompe de l'abbaye de Saint-Maurice à la cathédrale de Turin, il trouva pour l'accueillir à la porte de l'église d'Ivrée deux de ses anciens soldats, Besse et Tégule, représentés par deux panneaux peints². Aujourd'hui, grâce en partie au livre de Baldesano, l'image de saint Besse, martyr thébéen, a si complètement supplanté celle de saint Besse, évêque d'Ivrée, que les fidèles du diocèse n'éprouveraient sans doute aucune émotion à voir le nom de leur compatron disparaître de la liste expurgée de leurs anciens évêques.

rons. E. Dümmler a publié une série de 14 poèmes liturgiques, écrits selon lui par un prêtre ivréen du temps de l'évêque Ogier (et peut-être par cet évêque lui-même) : on y trouve un poème en l'honneur de S. Tégule, martyr, et un poème en l'honneur de la légion thébéenne, où saint Maurice seul est nommé. L'absence de tout poème et de toute allusion à saint Besse est peut-être significative et paraît confirmer l'hypothèse suivant laquelle le culte de saint Besse n'a pas été introduit à Ivree avant la fin du XI^e siècle ; voir E. Dümmler, *Anselm der Peripatetiker nebst andern Beiträgen zur Literaturgeschichte Italiens im elften Jhd* (Halle, 1872), p. 83 sqq. — Les auteurs du *Voyage littéraire de deux religieux bénédictins* (Paris, 1717), t. I, p. 244, ont vu à l'abbaye de Talloires « un poème sur le martyre de la légion tébaine, composé par Ogerius, évêque d'Ivrée ». Ce manuscrit n'a jamais été retrouvé ; cf. Savio, *op. cit.*, p. 202.

1) Cet inventaire, qui date de 1775, est cité par le P. Savio, *ibid.*, p. 181.

2) Baldesano, *op. cit.*, p. 326 sq.

L'aventure de saint Besse n'est pas encourageante pour les bergers de la montagne, que tenteraient les honneurs de la plaine. Après l'avoir attiré parmi eux, les hommes de la ville l'ont habillé selon leurs convenances, sans même se mettre d'accord entre eux : les uns lui ont mis en mains la crosse des évêques, les autres le glaive des légionnaires et la palme des martyrs. Quand ces derniers eurent réussi à faire prévaloir leur préférence, d'autres citadins sont arrivés, qui, comme les bergers jaloux de la légende, l'ont précipité du haut du sommet de gloire où on l'avait juché. Et maintenant, après tant d'avatars, la personnalité historique de saint Besse paraît bien problématique et bien flottante, puisque, même dans la petite société de ses premiers fidèles, deux traditions disparates ont pu persister jusqu'à nous. Ni l'une ni l'autre d'entre elles ne nous apprennent rien sur la véritable identité de leur héros commun ; mais l'une et l'autre jettent une vive lumière sur les habitudes de pensée et sur les tendances morales des groupes profondément divers où elles se sont constituées.

Dans le petit cercle fermé de sa terre natale, saint Besse est un berger, étroitement attaché à la roche abrupte qui domine les hauts pâturages, fondement de la richesse du pays. Entouré de ses brebis grasses et dociles, il réalise pleinement l'idée que le montagnard se fait encore aujourd'hui de la piété et du bonheur terrestre : un pâtre plein de foi, qui met toute sa confiance en Dieu et dont les bêtes, par suite, « s'élèvent toutes seules ». Mais, quand saint Besse émigre à Ivree, parmi les doctes chanoines de la cathédrale, il doit se transformer radicalement s'il veut continuer à incarner l'idéal de ses adorateurs. C'est, d'une part, un soldat, qui combat à son rang dans une milice sainte, sous les ordres d'un chef puissant ; c'est, d'autre part, un apôtre, qui affronte les pires souffrances et la mort même pour la défense, la propagation et la gloire de sa foi. La divergence et l'imperméabilité relative des deux légendes de saint Besse mesurent toute la distance, morale plus que physique, qui sépare,

même aujourd'hui, Cogne d'Ivrée. Ici, une petite société de rudes et simples montagnards, dévoués à leur bétail et persuadés que la vertu la plus haute consiste à s'abandonner entièrement à la garde de Dieu : là-bas, un cercle de gens d'Eglise, nourris d'une culture livresque, plus érudits peut-être que judicieux, très désireux d'éclairer et de moraliser les villageois illettrés, animés enfin de préoccupations sacerdotales et centralisatrices.

VI. — LA GENÈSE DE SAINT BESSE.

Le culte local de saint Besse pose à l'historien trois problèmes distincts : 1° comment expliquer l'organisation spéciale de la communauté groupée autour du sanctuaire et, en particulier, la participation de Cogne à une fête du val Soana ? 2° pourquoi ce culte a-t-il pour centre une roche abrupte de la montagne, à laquelle est lié le nom de Besse ? 3° d'où vient enfin la croyance en une puissance mystérieuse et tutélaire, qui, du sanctuaire, rayonne sur toute la région ? Les deux légendes qui ont cours parmi les montagnards offrent à chacun de ces problèmes deux solutions diverses, également satisfaisantes pour les fidèles à qui elles s'adressent. Mais nous, qui vivons dans une autre atmosphère spirituelle, nous ne saurions nous contenter ni de l'une ni de l'autre de ces « explications » traditionnelles. N'est-il pas possible d'en concevoir une troisième, qui rendrait compte des mêmes faits sans faire intervenir d'autres forces que celles qui, suivant l'opinion courante de notre temps, sont seules à l'œuvre dans l'histoire ? C'est ce que nous allons tenter successivement pour les trois problèmes que nous avons énoncés.

On a vu que l'organisation du culte de saint Besse contredit ou ignore les divisions régulières de l'Eglise, puisqu'elle chevauche sur deux diocèses. Parmi les cinq communes qui ont droit à la fête, il y en a une qui jouit d'une sorte de primauté qu'elle aspire à convertir en une domination exclusive ;

les quatre autres sont dans une situation subordonnée ou précaire : c'est le cas, tout particulièrement, de Cogne, dont la participation à la fête est considérée comme une intrusion par les Campigliais et paraît en effet un paradoxe. On est tenté de s'expliquer cette organisation singulière en supposant que saint Besse a été jadis le patron d'une communauté, établie non loin de son sanctuaire, qui se serait ensuite segmentée en plusieurs fractions; celles-ci, devenues indépendantes, continueraient à participer au culte de leur ancien protecteur, avec des différences de rang correspondant à leur éloignement plus ou moins grand du centre du culte. Cette hypothèse se vérifie en ce qui concerne Valprato, Ronco et Ingria; car nous savons positivement que la paroisse de Campiglia a donné naissance, par une série de démembrements successifs, aux trois autres paroisses du val Soana¹, à mesure que la population de la vallée prenait un caractère moins exclusivement pastoral et que le centre de sa vie économique tendait à se rapprocher de la plaine. Mais comment admettre un rapport de filiation ou de commune origine entre la population de Cogne et celle de Campiglia, alors que nous les voyons séparées l'une de l'autre par une épaisse muraille de montagnes et par une frontière morale plus redoutable encore?

Mais, comme les géographes le savent bien, c'est une erreur grossière de s'imaginer que les montagnes sont toujours et partout des barrières entre les peuples, faites pour diviser et non pour unir, tandis que les vallées seraient nécessairement les voies de communication les plus faciles et les plus anciennes. En aval de Cogne, la vallée se resserre et devient une gorge étroite aux parois escarpées : au temps où un chemin n'avait pas encore été frayé à travers ce défilé, ou bien où il était tombé en ruines, il était infiniment plus malaisé de pénétrer dans le bassin de Cogne en montant

¹ La paroisse de Ronco s'est détachée de celle de Campiglia en 1280, celle de Valprato en 1609; Ingria n'a été séparé de Ronco qu'en 1750. Voir F. Farina, *Valle Soana*, p. 25, p. 40, p. 49.

directement de la vallée d'Aoste qu'en traversant les cols venant du val Soana. C'est bien ce chemin qu'auraient suivi les premiers habitants de Cogne, s'il faut en croire une tradition encore très vivante et unanimement acceptée dans le pays : tous sont d'accord pour affirmer que leurs pères ont débouché dans la vallée par en haut, venant du Canavais. Pendant longtemps, dit-on, les bergers de Campiglia se bornaient à mener paître leurs bêtes pendant l'été de l'autre côté de la montagne, dans les riches pâtures de Chavanis. Mais, un jour, s'étant décidés à y hiverner, ils fondèrent le village de Cogne sur le terre-plein du Cret, situé à plusieurs kilomètres en amont de son emplacement actuel et, par suite, beaucoup plus proche de saint Besse. Ce n'est qu'après bien des années que la petite colonie campigliaise émigra dans les prés Saint-Ours où s'élève aujourd'hui le « chef-lieu » de la vallée. Mais il fallut longtemps au nouvel essaim pour se détacher complètement de la ruche-mère et pour vivre d'une vie autonome. Cogne ne fut d'abord qu'une « fraction » de commune, un simple hameau, sans église et sans cimetière : les vivants, pour prier, allaient sur les hauteurs d'où ils pouvaient entendre le son des cloches aimées et les morts, pour leur long sommeil, retournaient à la terre consacrée où ils avaient laissé leurs ancêtres. Des liens plus matériels continuaient à rattacher les Cogniens à leur lointaine origine : toutes leurs relations économiques étaient avec le Canavais; ne montre-t-on pas encore, paraît-il, à Cuorné, petite bourgade piémontaise, le « marché de Cogne », c'est-à-dire la place où les gens de Cogne venaient vendre leurs fromages? Nous avons tout lieu de considérer cette tradition comme l'expression légendaire de faits historiques; car elle est confirmée par plusieurs indices qui paraissent probants¹ et c'est un fait certain qu'au point de

¹ En particulier, les traces, qui subsistent encore, de deux routes pavées conduisant de Cogne à Pont : elles ont été, dit-on, partiellement détruites par l'accroissement des névés et glaciers, survenu depuis le moyen âge; voir Casalis, *Dizionario*, III, p. 382 (s. *Campiglia*) et V, p. 309 sq. (s. *Cogne*) et

vue du type physique, des coutumes et du costume, les habitants de Cogne forment, dans la population valdôtaine, un flot complètement isolé¹.

Mais, à mesure que le temps s'écoulait, la frontière des groupements humains tendait à se déplacer et à venir se confondre avec la limite de partage des eaux. Quand les voies de communication furent frayées ou rétablies le long de la vallée, la vie économique et religieuse de Cogne s'orienta de plus en plus dans le même sens que l'eau de sa rivière. Une population nouvelle, toute savoyarde, attirée par les beaux pâturages et les mines de fer, vint se fondre avec les anciens habitants venus du val Soana. Tandis que Campiglia subissait de plus en plus l'influence du Piémont et était entraîné dans l'orbite d'Ivrée, Cogne devenait une dépendance directe de l'évêché d'Aoste²; si bien qu'il ne resta bientôt plus rien des attaches, morales ou temporelles, qui avaient longtemps relié les anciens émigrants à leur première patrie. Pourtant un lien subsistait, un seul, que rien jusqu'ici n'a pu rompre, ni la longueur et la difficulté du voyage, ni l'attraction de nouveaux sanctuaires plus éclatants et plus faciles d'accès, ni même l'hostilité des Campiglies traitant comme des intrus leurs parents d'outre-monts : ce lien, tendu mais non brisé, c'est le lien religieux, c'est la fidélité des Coggiens à leur ancien patron.

Il a fallu à saint Besse un singulier pouvoir d'attraction et de cohésion pour tenir en échec les forces dispersives qui tendaient à désagréger la petite société de ses adorateurs. Quelle est donc la vraie nature de ce foyer d'une dévotion si intense et si persistante?

l'abbé Vescoz, *Notices topographiques et historiques sur la vallée de Cogne* (Florence, 1873). Au XIII^e siècle, les évêques d'Ivrée possédaient encore des terres dans la vallée de Cogne; Gabotto, *op. cit.*, p. 79 sqq.

1) L'opinion ici exposée concorde avec celle du Docteur Giacosa et des érudits d'Aoste que j'ai pu consulter; tous sont d'accord pour affirmer que la tradition locale repose sur un fondement historique.

2) Cf. *supra*, p. 25, n. 1.

Nous avons vu que les légendes, populaire ou demi-savante, de saint Besse ont pour principal objet de rendre compte de la vertu mystérieuse attribuée au Mont : elles cherchent toutes deux, sous des symboles différents, à faire pénétrer d'une façon plus ou moins intime la sainteté d'un homme divin au cœur de la pierre brute. La véritable base du culte, même de nos jours, c'est la croyance dans le caractère sacré du rocher, autour duquel tout le culte gravite. N'est-il pas vraisemblable que, dans des temps très anciens, cette croyance fondamentale n'était pas encore cachée sous les couches de représentations qui sont venues successivement la recouvrir et qu'elle affleurerait alors directement à la conscience des fidèles? Il est certain que les anciens habitants d'une grande partie de l'Europe ont pratiqué le culte des rochers¹; il est probable qu'ils le pratiquaient, comme le font encore tant de peuplades primitives, en toute bonne conscience, sans éprouver le besoin de se justifier à leurs propres yeux, sans chercher à toute force à faire découler la puissance du rocher vénéré de la perfection idéale d'un homme saint. Il serait aisé d'apporter à l'appui de cette supposition une foule d'exemples empruntés aux sociétés inférieures². Mais à quoi bon aller chercher aux antipodes ce que nous pouvons avoir sous la main sans quitter le sol de la France? En 1877, dans la profonde vallée pyrénéenne du Larboust, MM. Piette et Sacaze ont pu observer, presque

1) Voir Déchelette, *Manuel d'archéologie préhistorique*, t. I, p. 379 sq., p. 439 sq. — Bien entendu, nous ne songeons pas à affirmer que les anciens Valsoaniens ne pratiquaient que ce culte-là. Il est probable que, comme ces montagnards du Gévaudan dont nous parle Grégoire de Tours (*P. L.*, LXXI, col. 831), ils connaissaient aussi le culte des lacs : les bords du lac Miserin sont encore chaque année le théâtre d'une grande fête, dédiée à Notre-Dame des Neiges et fréquentée par les gens des vallées de Champorcher, de Cogne et de la Soana.

2) On trouvera des faits particulièrement instructifs dans Alb. G. Kruijt, *Het animisme in den indischen Archipel* (La Haye, 1906), p. 205 sqq. [« la pierre est le siège d'une force spirituelle impersonnelle »] et les PP. Abinal et de la Vaisière, *Vingt ans à Madagascar* (Paris, 1885), p. 256 sqq. [« une puissance, douée d'une action physique et morale aussi bien sur l'homme que sur les autres créatures,... (est) incluse dans la pierre. »]

intact, ce culte des pierres, contre lequel plusieurs conciles ont fulminé du ^v^e au ^{vii}^e siècle; ces auteurs ont entendu d'« honnêtes vieillards » exprimer avec émotion leur « grande foi » dans les pierres sacrées, que les gens de la vallée allaient « toucher » avec vénération pour en obtenir la fertilité des champs et la fécondité des couples humains. Ici, les rochers sont encore l'objet immédiat et avoué de la dévotion; ou, si on éprouve le besoin de se représenter concrètement leur puissance, c'est sous la forme de génies spéciaux, « moitié anges, moitié serpents, qui habitent les pierres sacrées ». Selon MM. Piette et Sacaze, les prêtres de la vallée du Larboust, comme le prescrivait déjà le concile de Nantes de 658, combattaient avec rigueur ce paganisme persistant; ils faisaient détruire secrètement les pierres sacrées et en dispersaient au loin les moindres fragments, au risque de provoquer des émeutes parmi leurs paroissiens, scandalisés d'un tel sacrilège¹. En général, et surtout dans la région des Alpes, l'Eglise a adopté, à l'égard des *veneratores lapidum*, une attitude moins rigoureuse : elle n'a pas rasé les roches saintes, elle les a simplement surmontées d'une croix, flanquées d'une petite chapelle et associées d'une manière ou de l'autre à la croyance et au culte chrétiens².

Si nous pouvions comparer à loisir le culte de saint Besse avec celui des nombreux autres saints et saintes de la région, qui sont adorés et fêtés dans le voisinage immédiat d'un rocher, nous constaterions, d'une part, une étonnante fixité dans la pratique rituelle, ainsi que dans les représentations élémentaires qu'elle implique, et, d'autre part, une diversité presque infinie dans les légendes, qui sont censées expliquer

1) Edouard Piette et Julien Sacaze, *La montagne de l'Espiap*, in *Bulletins de la Société d'Anthropologie*, 2^e s., t. XII (1877), p. 237 sqq.

2) Cf. Salomon Reinach, *Les monuments de pierre brute dans le langage et les croyances populaires*, in *Revue Archéologique*, 3^e s., t. XXI (1893), p. 333 sqq., 337 sqq. M. Reinach a soin d'avertir, p. 196, que ces croyances s'appliquent, non pas exclusivement aux monuments faits de main d'homme, mais aux pierres sacrées en général.

l'existence du culte et définir l'être saint à qui il s'adresse. Autant de sanctuaires, autant de justifications différentes d'une dévotion partout et toujours semblable à elle-même. Ici, l'on utilise les thèmes, qui nous sont familiers, de la chute mortelle ou de la sépulture; mais, ailleurs, un saint évêque, trouvant closes les portes d'Ivrée, s'est endormi sur ce rocher, qui garde encore l'empreinte de son corps³. Cette pierre-ci est sacrée, parce que le Thébéen Valérien en a fait son oratoire et y a imprimé la marque de ses genoux⁴ et celle-là, parce que le Thébéen Solutor y a subi le martyre et l'a arrosée de son sang⁵. Si deux rochers sont les buts de pèlerinage les plus fréquentés du Piémont, c'est parce que, dans l'un, saint Eusèbe a caché jadis sa miraculeuse Madone noire⁶ et que, dans l'autre, une dévote du pays, au début du ^{xviii}^e siècle, a creusé une petite niche où elle a placé une statue de la sainte Vierge⁷... Mais comment admettre que des « causes » aussi particulières et contingentes aient pu donner naissance à un effet si général et si constant? Comment voir dans ces « explications » autre chose que des traductions, superficielles et variables, de l'ancienne croyance fondamentale, qui voyait dans certaines roches le siège et le foyer d'une force divine⁸?

1) Il s'agit de saint Gaudence, premier évêque de Novare. Une église a été construite en ce lieu vers 1720. Voir le P. Savio, *op. cit.*, p. 247 et C. Patrucco, *Ivrea da Carlo Emanuele I a Carlo Emanuele III*, in *Bibl. Soc. stor. subalp.*, t. VII, p. 283. — Voir dans l'*Archivio per lo studio delle tradizioni popolari*, à partir du t. XIII (1894), p. 65 sqq., l'interminable série des *Impronte meravigliose in Italia* et cf. Paul Sébillot, *Le folk-lore de France*, t. I, ch. iv et v, en particulier, p. 320 sq., p. 359 sqq., p. 402 sqq.

2) Baldesano, *op. cit.*, p. 130.

3) J. Bernard de Montmélian, *op. cit.*, I, p. 238 sq.

4) Voir, sur le célèbre sanctuaire d'Oropa, Casalis, *Dizionario...*, t. II, p. 312 (s. Biella).

5) Le sanctuaire de Notre-Dame de Guérison, au-dessus de Courmayeur, s'appelle encore dans le pays *La Croix du Berrier*; *berrier*, en patois valdôtain, veut dire : rocher. Voir l'instructive brochure *Le sanctuaire de Notre-Dame de Guérison à Courmayeur* (Aoste, 3^e éd., 1909).

6) Si le culte des pierres sacrées a donné naissance à un certain nombre de

Peut-être quelques-uns nous reprocheront-ils, non cette conclusion, qui leur paraîtra trop évidente, mais les voies détournées que nous avons suivies pour y parvenir. Puisque l'histoire est muette sur saint Besse, puisque les légendes, pauvres, récentes et contradictoires, n'ont aucune valeur documentaire, puisqu'enfin la seule donnée certaine que nous possédions sur saint Besse, c'est son nom, pourquoi n'avoir pas demandé, d'emblée, à ce nom de nous révéler l'identité véritable du prétendu martyr thébéen? Certes, cette méthode eût été plus directe et plus rapide; mais aurait-elle été très sûre? Tant de belles constructions, fondées sur des ressemblances de noms, se sont lamentablement écroulées, tant de « légendes érudites » sont allées rejoindre les légendes populaires qu'elles devaient remplacer, qu'il faut être bien audacieux pour fonder une théorie religieuse sur l'étymologie d'un nom divin¹. Pourtant, au terme de ce travail, nous ne voudrions pas pousser la prudence jusqu'à éluder l'énigme du nom de Besse, alors que ce nom mystérieux est un élément essentiel du culte dont nous essayons de rendre compte. Mais qu'il soit bien entendu, dès l'abord, que notre hypothèse étymologique n'ajoute rien à la force de nos autres conclusions, auxquelles elle emprunte, au contraire, la valeur qu'elle peut avoir.

Le nom de Besse² se rencontre assez fréquemment soit comme nom de famille, soit comme nom de lieu dans le centre et le midi de la France, en Suisse et en Italie. Mais, comme prénom, il est tout à fait inusité. Dans l'antiquité,

Thébéens locaux, il a pu contribuer aussi, dans une certaine mesure, à la naissance du culte des martyrs agauniens eux-mêmes. Notre-Dame du Scex ou du Rocher est encore honorée aujourd'hui à Saint-Maurice d'un culte très populaire. Voir J. Bernard de Montmélian, *op. cit.*, t. I, p. 126 sq. Le sanctuaire est situé à 100 mètres au-dessus de la ville, au haut d'une corniche rocheuse et près d'une source d'eau vive; cf. *Dictionnaire géographique de la Suisse*, s. *Scex*.

1) Voir les justes remarques du P. Delehaye, *op. cit.*, ch. VI, surtout p. 194 sqq.

2) Certains lettrés d'Aoste écrivent : saint Bès. Quelques Cogniens m'ont dit qu'« en français, il faut prononcer Bisse ». Le nom valsoanien est *Bess*, le nom italien *Besso*.

on ne le trouve qu'un tout petit nombre de fois dans des inscriptions de provenance illyrienne³. Au moyen âge, il paraît que Bessus se rencontre comme diminutif de Bertericus⁴. Mais ce qui est sûr, c'est qu'en dehors du diocèse d'Ivrée, Besse n'existe pas comme nom de baptême chrétien et qu'à l'intérieur même du diocèse, les gens de Campiglia sont à peu près les seuls à prendre le nom de leur patron. Encore, comme nous l'avons vu, une sorte de pudeur leur fait-elle adopter un autre nom, quand ils quittent leur pays natal⁵. Pour expliquer ce nom un peu suspect, quelques historiens ont supposé que le véritable saint Besse était originaire soit du peuple thrace des Besses⁶, soit plutôt du district piémontais, qu'on appelle encore *la Bessa*⁷: l'histoire n'aurait gardé aucun souvenir de ce personnage, si ce n'est la désignation ethnique sous laquelle il était connu. Une semblable hypothèse n'a rien d'absurde; mais elle est entièrement arbitraire et il paraît bien difficile d'admettre qu'un nom bizarre et impersonnel, sans attaches avec le pays où s'est développé le culte, ait pu, en l'absence de toute tradition historique, servir de noyau à plusieurs légendes et de vocable à une dévotion locale,

1) C. I. L., III, s. 8312; cf. W. Schulze, *Zur Geschichte lateinischer Eigennamen*, in *Abh. d. k. Ges. d. Wiss. z. Göttingen, Ph.-hist. kl.*, N. F., V, 5 (Berlin, 1904), p. 39, n. 6. — Quant au célèbre dieu égyptien Bès ou Besas, rien, que je sache, ne permet de supposer que son culte ou son nom aient pénétré dans la région qui nous intéresse.

2) Giulini, in Savio, *op. cit.*, p. 183.

3) Voir ci-dessus, p. 19.

4) Voir l'article *Besso* dans Pauly-Wissowa. Leur conversion au christianisme eut lieu vers la fin du VI^e siècle.

5) Ce territoire, compris dans le diocèse de Verceil, se trouvait sur les confins de celui d'Ivrée, nous dit le P. Savio, *op. cit.*, p. 183. Il existait dans cette région un monastère, dit *della Bessa*, auquel fait allusion G. Barelli, in *Bibl. Soc. stor. subalp.*, IX, p. 271. Peut-être faut-il rattacher à ces faits l'affirmation tout à fait isolée de Ferrari, suivant laquelle « s. Besse, ayant renoncé à ses armes, aurait mené pendant quelque temps une vie d'ermite dans la région qui sépare Verceil d'Ivrée »; cité in *Acta SS.*, sept., t. VI, p. 917. La similitude des noms aurait fait attribuer à saint Besse un rôle dans la fondation du monastère de la Besse. Mais je n'ai pu recueillir sur ce point aucune autre information.

très fervente et très tenace. Essayons une autre méthode, qui ne nous obligera pas à supposer gratuitement derrière ce nom, qui n'est pas un nom, un personnage sans personnalité historique. Puisque tout, dans la légende et dans la pratique rituelle, nous ramène vers le Mont de saint Besse, foyer de la dévotion locale, point de départ du culte d'Ozegna et d'Ivrée, voyons si le nom de Besse ne pourrait pas désigner quelque attribut de la grande roche sacrée qui se dresse au milieu de l'alpe¹.

Le nom *Munt della bescha* se rencontre fréquemment dans le canton des Grisons pour désigner les hauts pâturages de moutons ou les pointes qui les dominent². *Bescha* est le pluriel du nom masculin *besch*, que la plupart des romanistes rattachent au latin *bestia* : dans le langage des pasteurs de la montagne, le terme général a pris une signification restreinte et désigne les bêtes par excellence, c'est-à-dire le bétail et en particulier les moutons³. Dans le parler valsoanien, en vertu des règles de la phonétique locale, le terme correspondant au romanche *besch* aurait la forme *bess*. Mais

1) Le nom de Besse revient assez souvent dans la toponymie suisse : *lo Besso*, sommet du val d'Anniviers ; *Pierrebesse*, *Crétabesse*, etc. D'après Jaccard, *Essai de toponymie, origine des noms de lieux... de la Suisse romande* (Lausanne, 1906), p. 34, p. 548, ce mot, venu du bas-lat. *bissus* et signifiant double, jumeau, fourchu, désigne toujours une montagne à deux pointes, ou un bloc composé de deux pierres accolées, etc. Comme, à ma connaissance du moins, le mont de saint Besse ne comporte aucune dualité, cette épithète n'a pu convenir à notre rocher. — J'ai été tenté de rattacher le nom de Besse à *becca*, qui se rencontre couramment (à côté de *becco*) dans la toponymie de cette région pour désigner une pointe rocheuse en forme de bec. Cette étymologie conviendrait fort bien pour le sens, étant donnée la forme du Mont ; mais elle paraît exclue par les conditions de la phonétique valsoanienne. *Becca* devait, soit rester intact, soit donner une forme *bezi*, mais non *bess*. (Je dois ces données à l'obligeance de M. Farina et de M. B. Terracini, un linguiste italien, qui s'occupe spécialement des patois de la montagne piémontaise).

2) *Dictionnaire géographique de la Suisse* (Neuchâtel, 1902), s. *Bescha*. — Le doublet allemand est *Schafberg*. Sous ce nom, et sous ceux de *Schafhorn*, *Schafstock*, *Schafthurm*, etc., le même Dictionnaire donne une longue série de sommets rocheux, dominant des pâturages à moutons.

3) Voir Pallioppi, *Dizionario dels idioms romauntschs d'Engiadin* (Samedan, 1895), s. v. *besch* et cf. Canello et Ascoli, in *Arch. glottol. ital.*, t. III, p. 339 ; G. Paris, in *Romania*, IX, 486 ; Körting, *Lateinisch-romanisches Wörterbuch*

nous n'en sommes pas réduits à faire intervenir pour les besoins de notre cause un nom imaginaire. Si, dans le parler actuel de la vallée, *bess* n'existe plus au sens propre de *bête*, de *mouton*, il est encore employé dans une acception figurée : c'est un sobriquet que l'on applique aux personnes faibles d'esprit⁴. L'étrange similitude de cette désignation peu flatteuse et du nom de leur patron est sans doute pour quelque chose dans la hâte que mettent à se débaptiser les Campigliais appelés Besse, quand ils descendent dans la plaine. Mais peut-être y a-t-il là plus qu'une coïncidence fâcheuse.

La désignation de *Mont-bess*, « mont ou rocher du mouton », convenait parfaitement à une éminence, qui est située en plein pâturage alpestre et que la légende nous représente toujours environnée de brebis. Puis, quand le mot *bess*, pour des raisons inconnues, a cessé d'être employé par les gens de la vallée dans le sens de *mouton*, il est devenu un nom propre, libre de toute attache grossière, et il a pu servir de noyau à deux ou trois personnalités mythiques différentes. Le saint « rocher du mouton » est devenu d'abord un berger de moutons exemplaire, puis un missionnaire, précipité du haut du Mont pour n'avoir pas voulu manger d'une brebis volée, — enfin un évêque d'Ivrée. Seule cette dernière légende, qui s'est formée dans l'atmosphère de la ville et qui se réduit, pour nous, à deux mots et à une date, a perdu tout souvenir de

(2^e éd., 1901) et Meyer-Lübke, *Romanisches Etymologisches Wörterbuch* (1911), s. v. *bestia* et *bestius*. Les formes *biscia*, *bessa*, *bisse*, se rencontrent en italien et en vieux français avec le sens de : serpent.

1) M. Farina m'apprend qu'en valsoanien, mouton se dit : *btgio* et brebis : *feia*. *Bestia* existe, avec le sens général de bête.

2) Cf. (ital.) *biscio*, *besso*.

3) Cette formation serait tout à fait normale dans la toponymie de la région. M. Terracini me signale notamment : *Pera-čaval* (près d'Usseglio) ; *Monte-Bo* (val Sesia) et, en plusieurs lieux, *Pian-fé* (plan des brebis ou de la brebis).

4) Quant à *bess*, imbécile, la sainteté du Mont excluait un rapprochement entre deux noms appartenant à des sphères mentales aussi profondément séparées.

la signification primitive du nom, qui désignait la pierre sacrée, chère aux bergers de moutons¹.

Je dois dire que cette démonstration, considérée isolément, n'a pas paru convaincante du tout au linguiste clairvoyant, qui a bien voulu l'examiner. M. Meillet admet que le latin *bestia* a pu donner un mot valsoanien signifiant *mouton*; mais, ajoute-t-il, « possibilité phonétique n'est pas preuve ». On ne saurait mieux dire et, si je ne connaissais le nom de Besse que par les textes littéraires, je me garderais bien d'en essayer l'étymologie. Mais l'étude des légendes et de la diffusion du culte et surtout l'observation de la pratique religieuse locale restreignent singulièrement le champ des hypothèses possibles et ajoutent peut-être quelque valeur probante à une simple « possibilité phonétique ». Venant s'appuyer sur un ensemble de faits non linguistiques, mais religieux, l'étymologie proposée paraîtra-t-elle moins hasardeuse aux bons juges comme M. Meillet ?

Mais, quand même cette hypothèse et toute autre du même genre seraient inadmissibles ou indémonstrables, quand même il nous faudrait considérer ce nom singulier comme celui d'un saint entièrement indéterminé, qui aurait servi à christianiser le culte local d'une pierre sacrée, nos conclusions n'en subsisteraient pas moins. Le saint rocher, après avoir été longtemps adoré pour lui-même, s'est vu ensuite adorer parce qu'il portait l'empreinte d'un berger modèle ou parce qu'il avait abrité la dépouille d'un martyr chrétien. Mais à travers les siècles, c'est toujours, au fond, la sainteté même de la roche, figurée de manières diverses, qui a attiré vers cette hauteur la foule pieuse des pèlerins. D'où provenait donc la sainteté diffuse du Mont ?

Il n'est pas croyable que les dimensions de ce bloc de

1) M. B. Terracini, à qui j'ai exposé cette hypothèse, estime qu'elle ne soulève pas de difficultés d'ordre phonétique et qu'elle est plausible. « *Bestia*, ajoute-t-il, dans le val Soana comme dans les autres vallées, paraît être vraiment un nouveau-venu; le mot est aussi piémontais. *Bigio* me semble être une forme issue de l'argot, qui est, ou était, fort en usage dans la vallée. »

pierre, la singularité relative de sa situation ou de sa forme suffisent à expliquer une dévotion aussi tenace et aussi riche de signification morale. Il faut chercher ailleurs et dans la voie qui nous a permis déjà de rendre compte des changements qu'ont subis — et que subissent encore — l'organisation de la fête et le contenu de la légende. S'il est vrai que les éléments contingents et variables du culte local de saint Besse sont en relation directe avec la nature et les tendances des divers groupements de fidèles, s'ils sont déterminés en dernière analyse par la structure et la composition changeantes du milieu social, force nous est d'admettre que l'élément le plus profond et le plus essentiel de ce culte, celui qui est resté jusqu'ici immuable à travers les vicissitudes de l'histoire, trouve, lui aussi, sa raison dans quelque condition de l'existence collective, fondamentale et permanente comme cet élément même. Cette condition nécessaire, c'est celle qui a permis à la petite tribu de saint Besse de persister jusqu'à nous et de maintenir son originalité en dépit de la nature contraire, en dépit des forces puissantes qui tendaient à la dissoudre : c'est la foi que ce peuple obscur de montagnards avait en lui-même et dans son idéal, c'est sa volonté de durer et de surmonter les défaillances passagères ou l'hostilité des hommes et des choses¹. Le principe divin, que la dévotion entretient et utilise, a bien été de tout temps, comme les légendes l'expriment à leur manière, non point inhérent, mais extérieur et supérieur à la roche inerte, qu'il anime en s'y incorporant. Si les hommes d'aujourd'hui, malgré tous les obstacles, s'obstinent à venir se retremper et se fortifier auprès du Mont, c'est que leurs pères, pendant des générations, y ont mis le meilleur d'eux-mêmes et logé leurs conceptions successives de la perfection humaine; c'est que déjà leurs lointains ancêtres avaient fait de cette roche éternelle, qui survit à toutes les tempêtes et que la neige ne recouvre jamais toute, l'emblème et le foyer de

1) Voir ci-dessus p. 5 sq.

leur existence collective. Ils ne se trompaient donc pas, les gens de Cogne, qui, dans les ténèbres de l'hiver, ont vu rayonner un jour tout près du Mont une fleur éclatante, qui illuminait la brume épaisse et qui faisait fondre la neige alentour. Mais ils ignoraient que cette fleur merveilleuse avait jailli du plus profond de l'âme de leurs ancêtres. C'est leur pensée la plus haute, leur plus vive espérance qui avait pris racine au flanc de la roche, dressée parmi les pâturages nourriciers; c'est elle qui, de là-haut, continue d'éclairer et de réchauffer les cœurs glacés par la souffrance, ou l'angoisse, ou l'ennui de la peine quotidienne.

Hommes de la ville, ne triomphons pas trop de la disparition prochaine de ces « superstitions grossières ». Pendant des siècles, saint Besse a appris à ses fidèles à s'élever, ne fût-ce que pour quelques instants, au-dessus de l'horizon borné de leur vie journalière, — à charger avec joie sur leurs épaules le fardeau pesant de l'idéal, — à garder enfin, même aux heures de détresse, « la foi et la confiance » qui sont plus fortes que le mal. En leur communiquant de menues parcelles de sa substance, — les petites pierres émanées, chaque année, de la roche immense, — il leur a fait comprendre, dans le langage concret qu'ils pouvaient seul saisir, que chacun d'eux tient sa force et son courage d'un être supérieur, qui englobe tous les individus présents et à venir et qui est infiniment plus vaste et plus durable qu'eux tous. Quand la roche sainte sera redevenue une roche vulgaire, toute nue et toute matérielle, qui sera là pour rappeler aux gens de la vallée ces vérités, aussi solides que la pierre dont est fait le Mont de saint Besse?

CONCLUSION

Peut-être était-il superflu de s'étendre si longuement sur des histoires de villageois et sur un petit saint, caché dans un recoin des Alpes. Mais les saints les moins célèbres sont

parfois les plus instructifs. Et, s'il est vrai que la vie religieuse d'un peuple manifeste ses tendances les plus profondes, le culte de saint Besse a du moins cet intérêt de nous faire pénétrer dans la conscience, si lointaine et si fermée, des gens de la montagne. En outre, saint Besse, quelque limité que soit son domaine, n'est pas confiné dans une ou deux vallées aspestres : on le retrouve transplanté dans la métropole d'un vaste diocèse, à Ivree, où il est honoré, depuis plusieurs siècles, d'un culte très populaire. Or, de l'aveu de tous les critiques avertis, la personnalité de ce saint ivréen est un mystère, qu'on a essayé vainement d'élucider en fouillant les archives épiscopales ou en compulsant des textes tardifs et contradictoires. Avons-nous été plus heureux en prenant pour centre de perspective, non pas la somptueuse cathédrale de la ville, mais l'humble chapelle du Mont Faustenio? Si cette tentative a abouti, ne fût-ce que partiellement, il faut en conclure que l'hagiographe, toutes les fois que les circonstances s'y prêteront, fera bien de ne pas négliger ces précieux instruments de recherche que sont une paire de bons souliers et un bâton ferré.

En outre, le culte local de saint Besse nous permet d'étudier dans des conditions particulièrement favorables la formation d'une légende religieuse. Presque tout le monde est d'accord aujourd'hui pour voir dans « La Vie des Saints » le produit de deux forces distinctes, la spontanéité inventive du peuple et l'activité réfléchie des rédacteurs. Les critiques, qui travaillent à retrouver sous le fatras des légendes la vérité de l'histoire et qui sont surtout préoccupés d'épurer de tous les éléments adventices la croyance des fidèles, sont en général très sévères pour la légende populaire et pour les écrivains qui s'en font les échos. Même dans le livre si mesuré et si nuancé du P. Delehaye, l'imagination collective est bien « la folle du logis », qui n'intervient que pour brouiller les dates, confondre les noms, grossir et altérer les événements¹.

1) Le P. Delehaye, *op. cit.*, p. 12 sqq.

Ces jugements méprisants sont fondés, s'il s'agit du « peuple » qu'une demi-culture a tiré de l'état d'innocence mythologique et qui s'est mis à faire de l'histoire. Mais serait-il légitime d'apprécier « l'imagination enfantine » en se fondant sur les compositions historiques plus ou moins fantastiques des élèves de l'école primaire? De plus, comme l'auteur anonyme de la légende ne tient pas la plume, on est obligé le plus souvent d'imaginer le récit « populaire » d'après la version littéraire qu'en donne le rédacteur. Mais à quels signes reconnaître que celui-ci, dans telle ou telle partie de son œuvre, ne fait qu'« enregistrer les trouvailles » du peuple et qu'il est bien « l'écho de la voix populaire »? Le contrôle est généralement impossible, parce que le terme de comparaison fait défaut. Même les traditions orales de nos campagnes, quand elles sont en rapport étroit avec le culte chrétien, sont tellement imprégnées de représentations d'origine ecclésiastique qu'il est bien chimérique de les tenir pour « populaires ». Or il se trouve que par une bonne fortune assez rare, une partie des fidèles de saint Besse a conservé à l'état pur la tradition originale sur laquelle s'est exercé le travail des lettrés. Dans ce cas privilégié, où il nous est possible de confronter le modèle et la copie, la légende populaire nous apparaît, certes, comme indifférente à la vérité historique et à la moralité chrétienne; mais elle n'y prétend pas, parce qu'elle se meut sur un tout autre plan de pensée; par contre, dans son domaine, elle est parfaitement cohérente et parfaitement adaptée à son milieu. D'autre part, nous voyons les rédacteurs des diverses versions littéraires remanier et triturer la tradition orale afin de la faire entrer dans les cadres du système chrétien. Si la légende officielle de saint Besse attente au bon sens, à la logique et à la vérité des faits, la faute en est non au « peuple », mais à ses « correcteurs ». Assurément, il serait téméraire d'attribuer immédiatement aux résultats de cette confrontation une portée

1) Le P. Delehay, *ibid.*, p. 67.

générale; mais l'épreuve que nous permet saint Besse devrait nous mettre en garde contre la tentation de considérer les textes hagiographiques comme l'expression fidèle des croyances populaires sur lesquelles ils se fondent¹.

Enfin, il y a bien des chances pour que l'observation d'un culte alpestre nous révèle des formes très anciennes de la vie religieuse. La montagne, on l'a dit bien souvent, est un merveilleux conservatoire, à condition toutefois que le flot de la plaine ne l'ait pas encore submergée. Les Alpes Grées italiennes sont, à cet égard, une terre bénie; elles forment une sorte de réserve, où les bouquetins, disparus du reste des Alpes, se rencontrent par vastes troupeaux et où foisonnent les plantes alpines les plus rares. Dans les pâturages qui entourent le sanctuaire de saint Besse, l'edelweiss est à peu près aussi commun que la pâquerette dans nos prés. Le sociologue n'est pas ici moins favorisé que le zoologiste ou le botaniste. De même que, dans les Alpes, la roche primitive émerge parfois de l'amas des stratifications plus récentes qui la recouvrent ailleurs, de même on y voit surgir, en quelques îlots, et pour peu de temps encore, la civilisation la plus ancienne de l'Europe. Dans le fond des hautes vallées, des croyances et des gestes rituels se perpétuent depuis plusieurs millénaires, non point à l'état de survivances ou de « superstitions », mais sous la forme d'une véritable religion, qui vit de sa vie propre et qui se produit au grand jour sous un voile chrétien transparent. Le principal intérêt du culte de saint Besse est, sans doute, qu'il nous offre une image fragmentaire et un peu surchargée, mais encore nette et très vivante, de la religion préhistorique.

Robert HERTZ.

1) Cf., dans le même sens, A. van Gennep, *La formation des légendes* (Paris, 1910), p. 128 sqq.

APPENDICE

Pendant que cet article était à l'impression, j'ai pu, grâce à l'infatigable obligeance de mon ami P.-A. Farinet, prendre connaissance du plus ancien texte littéraire relatif à saint Besse, martyr thébéen. C'est M. le chanoine Boggio, un érudit ivréen très distingué, qui a bien voulu prendre la peine de copier pour moi les leçons du bréviaire manuscrit de 1473, auxquelles il a été fait allusion plus haut. Comme, à ma connaissance, ce document n'a jamais été publié et qu'il pourra servir au contrôle des conclusions formulées ci-dessus, je crois nécessaire de reproduire ici le texte transcrit par les soins de M. le chanoine Boggio, ainsi que les quelques lignes dont il l'a fait précéder. Je me bornerai à indiquer en note quelques comparaisons avec les versions imprimées de la légende, qui manifestement dérivent toutes du texte de ces leçons.

« Nell' archivio Capitolare d'Ivrea, écrit M. le chanoine Boggio, si conserva realmente il breviario del 1473, accennato dal P. Savio. Ed in esso al 1° Dicembre si fa l'uffizio di S. Besso, di cui si distribuisce la vita in nove assai lunghe lezioni, ripiene di aggettivi e di frasi più o meno inutili per uno storico. Ne trascrivo perciò solo le parti più importanti ».

Beatus Bessus ex Thebeorum agminibus inclito martirio coronatus, exemplo agni mitissimi inter lupos maluit occidi quam occidere, laniari quam repercutere... Nam de turbine frementium et hostilium gladiatorum stupendo miraculo liberatus et ad vallem Suanam perductus, et ibi antra deserti inhabitans, et per mirabiles abstinencias... angelicam vitam ducens perstitit, proprii corporis hostiam iterato Domino oblaturus.

In illa itaque solitudine martir Christi Bessus occultatus est, pane lacrimarum et aqua sapientie recreatus et usque ad montem Di Oreb mensam s. aeterni convivii martirio promerente pervenit. Nam dum pastores quidam spiritu diabolico

instigati in partibus illis furtivam oviculam pro edulio miserabili preparassent et Bessum ibidem repertum ad esce furtive gustum quo magis eorum facinus celarent instantius invitarent, isque obsisteret, scelus argueret et tam prophanium edulium exhorreret, veriti miseri homines et nefandi latrones et homicide ne forte ipsos detegeret, statim ut lupi rapaces in ipsum ferocius irruentes crudeliter macerant laniant necare festinant ac demum de rupis prominentis scupulo proicientes, propter sue innocentie et iusticie observantiam peremerunt¹. Quod autem a plerisque dicitur quod mortem evadens vallem predictam hic eques lassus et ferro sauciatus ingreditur, ibique a cesareanis militibus in spelunca² gladio iugulatur, ad magnam Dei gloriam et sancti sui coronam, pie potest et probabiliter declarari, et dici quod sanctus hic saucialus sanguine ex precipiti collisione, Dei nutu militum paganorum, hunc et alios christianos ubique persequentium, iugulandum gladio fuerit reservatus; quia cum fidei martirum in passionibus subiecta inveniatur quolibet creatura, sola mala voluntate excepta, mors gladii, a malicia voluntatis immediate producta, in sancto isto et aliis martiribus pro Christo morientibus ultima fuit pena declarans quod solum voluntatis perversitas est creatori contraria.

Verum quia dominus custodit omnia ossa sanctorum... quibusdam fidelibus de monte ferrato hominibus martirii loco et martire revelato statim de honorando corpore dignatus est inspirare³... Qui reperto corpore et indicio celitus sibi

1) Version suivie par Ferrari; cf. *supra*, p. 34, n. 2.

2) Noter la distinction établie entre la première tradition et la seconde, présentée comme pieuse et probable et justifiée par des raisons théologiques. — En somme, Baldesano a reproduit fidèlement l'essentiel de ce texte.

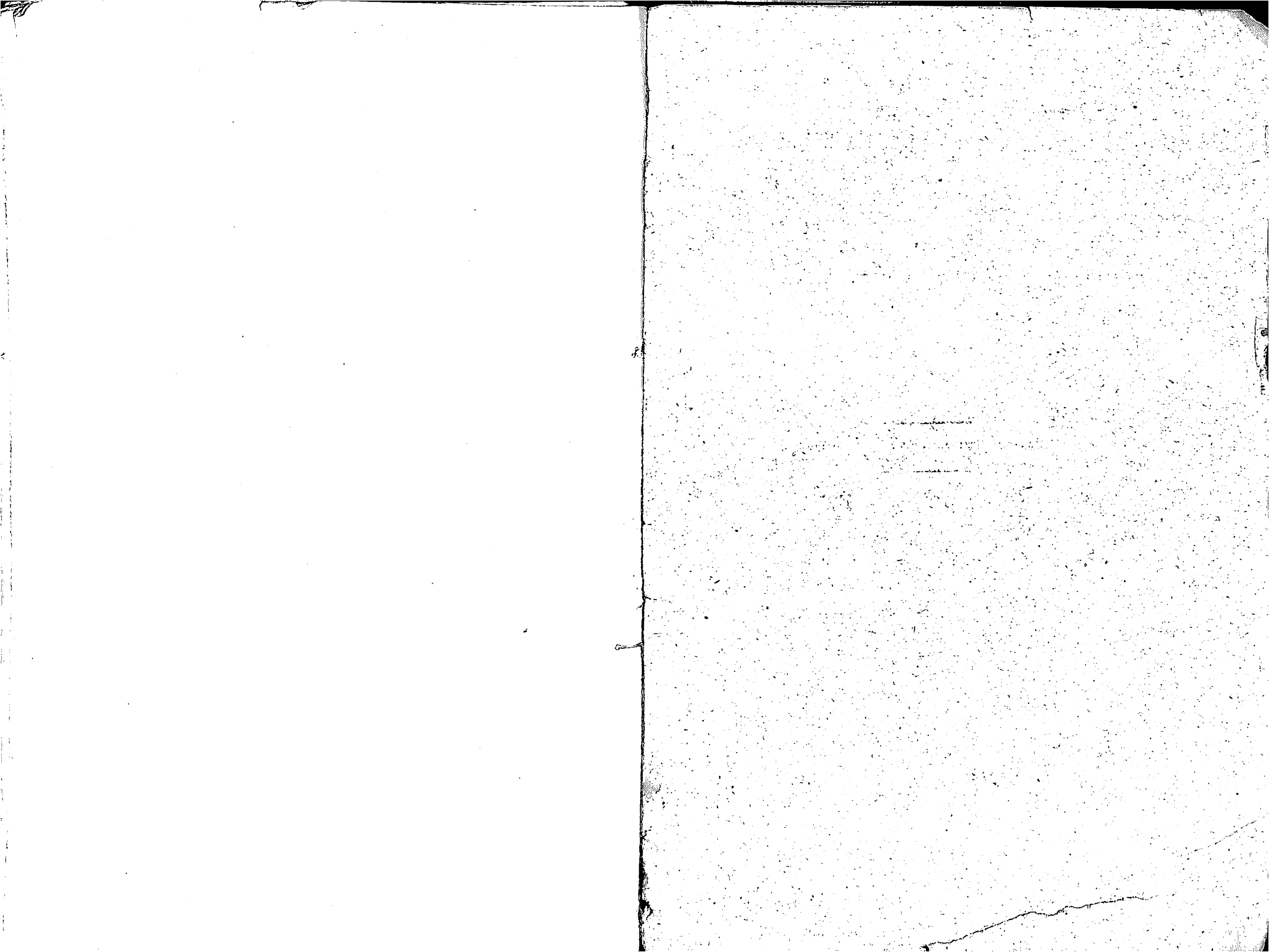
3) Ici, le rocher du haut duquel le saint a été précipité et celui dans le creux duquel il a été frappé du glaive (et, selon d'autres, enseveli) sont nettement séparés; cf. *supra*, p. 34, n. 4 et p. 39.

4) Noter qu'il n'est fait ici aucune mention de la première sépulture du saint : le culte montagnard est complètement ignoré; l'invention du corps et l'origine du culte sont attribués, sans indication chronologique, aux gens du Montferrat et d'Ozegna. Cf. *supra*, p. 25, p. 34.

dato ferentibus illud cum exultatione et gaudio, dum ad villam nomine Eugeniam hospitandi causa nocte perveniunt, ac in domo hospitis abiecto studiose corpore, illis et cunctis iam sopore depressis, soli hospiti visio angelica ostenditur non tacenda. Nova enim lux illi oriri visa est, dum tota domus resplendentibus luminibus et mirandis fulgoribus ex circumiacente divino lumine circa martirem divinitus illustratur et non minus odoris fragrantia et suavitate quam lucis irradiatione perfunditur. Tanto viso miraculo hospite stupefacto et tanto pignore ac spiritali thesauro reperto, cum tremore et reverentia occultato, alioque in peregrinorum sacco pro vicario pia delusione imposito callidoque argumento hospites suos ne s. capiantur a comite ante lucem surgere et remeare ad propria resumpta sarcina instantius compellente, demum tantam visionem usque predicante fama et devotione diffusa, ecclesia ibidem in eius honorem construitur, ubi sacrum corpus cum reverentia sepelitur.

Audiens autem celebre nomen Bessi et famam sui patrocinii apud Eugeniam divinis graciis declarari, illustris Rex Italie Arduinus... corpus martiris una cum Episcopo ad civitatem regiam (Ypporeyam) decrevit aducere. Sed... statim ut pedes portantium eius alveum attigerunt, sic sanctus hic mox ut delatus est ad pontem civitatis, stetit immobilis nec virtute hominum et multorum bovum penitus moveri potuit, nisi primo locius cleri voto de celebrando supra corpus eius divino misterio, quo pacto Dei nutu facillime ad majorem ecclesiam est delatum et cum maximis solempniis et gaudiis tumultum¹.

1) Toute cette relation a été fidèlement suivie par Baldesano : ce qui semble confirmer l'hypothèse énoncée ci-dessus, p. 25, n. 2. Ce texte soulève donc les mêmes critiques que celui de Baldesano (cf. *supra*, p. 27, p. 43); et la valeur documentaire n'en est pas plus grande.



ANGERS. — IMPRIMERIE A. BURDIN ET C^{ie}, RUE GARNIER, 4.
